

**Université Mentouri
Faculté des Lettres et des langues
Département de Langue et Littérature françaises**

**N° de série
N° d'ordre**

Mémoire en vue de l'obtention du diplôme de MASTER

Filière

SCIENCES DES TEXTES LITTERAIRES

Intitulé :

***THEMATIQUE DE LA MIGRATION DANS LE
DIPTYQUE DE MOULOUD FERAOUN***

Présenté par BENACHOUR KAIS

**Sous la direction du Professeur JAMEL ALI-KHODJA Université
Mentouri Constantine**

Membres du jury :

Président : Professeur Kamel Abdou Université de Constantine

Rapporteur : Professeur Jamel Ali-Khodja Université de Constantine

**Examineur : Farida Logbi maître de conférences Université de
Constantine**

Année universitaire 2009-2010

Remerciements et dédicaces :

Je tiens en premier lieu à remercier vivement Professeur Jamel Ali-khodja d'avoir accepté de diriger mon mémoire de Master, ses recommandations et orientations m'ont été précieuses.

Je remercie également les membres du jury : Professeur Kamel Abdou et Docteur Farida Logbi qui ont accepté de présider et d'examiner mon mémoire.

Je dédie ce travail à mes parents, à Sonia, à Amina, Khaled et leurs enfants Sirine, Yasser et Malak.

Pour Maria.

TABLE DES MATIERES

<u>INTRODUCTION GENERALE</u>	5
---	---

PRESENTATION DE L'AUTEUR ET DES NOTIONS THEORIQUES

1 L'AUTEUR	6
-------------------------	---

2 LES NOTIONS THEORIQUES	8
---------------------------------------	---

ANALYSE TEXTUELLE

I) MIGRATIONS : PERSONNAGES ET ESPACES NARRATIFS

<u>1) Migrations et personnages</u>	10
--	----

a) Amer dans <i>La Terre et le sang</i> : quinze années d'exil	10
--	----

b) Amer n'Amer dans <i>Les chemins qui montent</i> : un personnage fragile.....	12
---	----

c) Marie : immigrée à Ighil-Nezman	16
--	----

<u>2) Migration et espaces narratifs</u>	17
---	----

II) QUELLES MIGRATIONS ? 18 |

A) Préliminaires	18
-------------------------------	----

B) Un père, un fils : deux migrations dissemblables	19
--	----

*Préliminaires	19
----------------------	----

<u>B1/ Amer de <i>La Terre et le sang</i> : partir pour survivre</u>	21
---	----

*Préliminaires	21
----------------------	----

B1a) Le dur métier d'immigré : quatre années dans les mines	25
--	----

B1b) Le retour et sa nouvelle vie au village31

-Sa réinstallation31

-L'exil et les stratégies du retour.....32

-Un pari réussi?38

-La trahison :39

B2 / Amer n'Amer dans «Les Chemins qui montent» : partir pour comprendre

B2a) Pourquoi partir ou l'impossible intégration47

B2b) Quel exil ?.....50

B2c) Reniement de la Kabylie et le désir du retour en France.....54

C/ Marie dans le diptyque : migration ou intégration ?59

CONCLUSION GENERALE.....68

BIBLIOGRAPHIE GENERALE.....70

ANNEXES

I INTRODUCTION GENERALE

La littérature algérienne est aujourd'hui mondialement connue et ses écrivains sont salués par la critique pour leurs œuvres qui abordent sans complexe des sujets en partie liés à l'Algérie, ou dont le contenu relève de l'universel. Le premier rayonnement qui émane de cette littérature est sans doute né dans les années 1950. Dans un engagement et une pensée propres à chacun, Kateb Yacine, Malek Haddad, Mohamed Dib, Assia Djabar, et Mouloud Feraoun pour ne citer que ceux là, ont démontré qu'ils savaient écrire et dénoncer au même titre que les pères de la révolution de 1954. La langue française qu'ils maniaient si aisément et si généreusement leur servait de «*butin de guerre*» face à la colonisation. Le théâtre, la poésie et les romans de ces hommes de lettres sont un héritage que nous nous devons de garder jalousement. Il est patent que des œuvres telles que *Nedjma*, *La Grande Maison*, *Le Malheur en danger* ou *Le Fils du pauvre*, ont inspiré et continuent d'inspirer les nouvelles générations d'écrivains tels S.Bachi, Yasmina Khadra, K.Daoud, R. Boudjedra, B. Sansal et d'autres encore, qui manifestent diversement leur reconnaissance à cette littérature des années 1950.

Doit-on rappeler que différentes tendances littéraires, artistiques et politiques de la gauche européennes ont épaulé la révolution algérienne et soutenu la cause des intellectuels algériens. Quant à l'implication pure et loyale de certains écrivains, en particulier celle de Mouloud Feraoun, il serait injuste et trop facile de la réduire à de simples hypothèses hasardeuses, les accusations malveillantes de certains ne méritent-elles pas d'être effacées une fois pour toute? Preuve de cette absurdité : Feraoun n'a-t-il pas été assassiné froidement par un commando de l'OAS le 15 mars 1962 à deux jours des accords de paix d'Evian? Ne se savait-il menacé, lui qui écrivait dans son Journal (Paris, Le Seuil 1962) un 17 août 1961 « *j'aurai pu mourir, depuis bientôt dix ans, dix j'ai pu détourner la menace, me mettre à l'abri pour continuer de regarder ceux qui meurent. Ceux qui ont souffert, ceux qui sont morts pourraient dire des*

choses et des choses. J'ai voulu timidement en dire un peu à leur place. » p327

C'est précisément Mouloud Feraoun, enfant jaloux de sa Kabylie qui nous intéresse pour cette recherche. La plume élégante de Feraoun a donné une production fertile qui n'a pas encore dévoilé tous ses secrets. Son œuvre n'est pas dépassée, loin de là, les thèmes évoqués dans ses romans sont encore d'actualité. C'est pour cette raison que nous avons retenu la migration comme sujet de notre mémoire.

Mouloud Feraoun est le premier à avoir distingué et examiné de très près ce thème. Il le fera dans deux romans qui se suivent : *La Terre et le sang*, Le Seuil 1953, et *Les Chemins qui montent*, Le Seuil 1957. Les extraits des deux romans donnés sous forme de citations réfèrent aux éditions Le Seuil collection Points 1998.

Le diptyque comprend plusieurs thématiques entremêlées telle que l'amour, la vengeance, la jalousie, la trahison, le quotidien des familles kabyles car comme le signale J. Déjeux (Littérature maghrébine de langue française Ottawa Naaman) « *La thématique de Feraoun s'attache à trois grands centres principaux d'intérêt : la terre natale, la condition humaine en Grande Kabylie, les travailleurs algériens en France.* » p119. Mais il nous est apparu que la migration dans les deux romans est au centre de tous les conflits. Rappelons que le thème a été traité par l'écrivain marocain Driss Chraïbi qui lui a consacré un roman *Les Boucs* publié en 1954 chez Denoël, texte qui porte sur les conditions des travailleurs nord-africains en France.

Dans le champ de la littérature, Mouloud Feraoun est de fait, le premier écrivain algérien à avoir abordé ce sujet et ce dès le premier texte *Le Fils du pauvre* (Le Seuil 1950). Ce qui nous semble intéressant dans le diptyque, ce sont les deux récits qui s'enchaînent dans le temps et dans l'espace, et qui traitent chacun d'un aspect particulier de l'émigration. Dans *La Terre et le sang*, il s'agit d'un départ provoqué par des raisons économiques. Amer part dans les années 1910 dans le seul but de travailler dans les mines du Nord de la France. Alors que dans *Les Chemins qui montent*, son fils Amer n'Amer né d'un mariage mixte entre le père Amer et une Française Marie, cherche plutôt par son départ en France puis son retour, à comprendre sa réelle identité et à résoudre des questionnements sur le sens de sa double origine.

Ainsi, nous tenterons dans cette recherche de comparer d'abord les deux types de migrations, celle du père et celle du fils ; sans oublier la migration de la femme

d'Amer, Marie qui s'installera à Ighil-Nezman et ce, jusqu'à sa mort.

Bien que *La Terre et le sang* soit sorti une année avant le déclenchement de la révolution armée de 1954, son prolongement, *Les Chemins qui montent*, est écrit en pleine guerre d'Algérie, 1957. Feraoun assumait ainsi, comme d'autres écrivains de son époque, l'écriture d'un texte qui dénonce la relation violente entre la France et l'Algérie, dégradée par la guerre. D'ailleurs à la lecture de ce roman, l'histoire paraît plus ambiguë, et aussi plus tragique. Les confidences d'Amer'n'Amer dans son journal sonnent comme des cris de révolte et de détresse, il en veut à toute cette société kabyle et dénonce l'hypocrisie de la France, (alors qu'il est d'une mère Française). Il ne trouve plus sa place dans ces deux sociétés qui lui semblent hostiles. Comme dans le précédent roman, *Les Chemins qui montent*, s'achève par un drame: Amer'n'Amer meurt comme son père dans des circonstances dramatiques.

Mouloud Feraoun tout juste auréolé par le succès du *Le Fils du pauvre*, entame son deuxième texte, *La terre et le sang*, qui sera plus engagé que le précédent. Comme nous le savons Mouloud Feraoun est un homme très attaché à sa terre, la Kabylie, c'est pourquoi faisant le constat que l'émigration des travailleurs kabyles en France, était très importante depuis le début du siècle, il décide de lui consacrer son œuvre. *La terre et le sang*, davantage un roman qu'un témoignage marque une rupture avec *le Fils du pauvre* qui est très autobiographique, mais sans pour autant occulter la présence de certains indicateurs propres à Feraoun et qu'on retrouve dans *La Terre et le sang* (l'auteur a vécu le départ de son père parti travailler dans les mines en France). Dans une interview parue le 27 février 1953 au journal l'Effort Algérie (reprise par El Watan du 15 mars 2000), Feraoun répond aux questions du journaliste Maurice Monnoyer qui deviendra plus tard son ami. Lors de l'entretien, le journaliste note que «*Nous en venons à La Terre et le sang. Mouloud Feraoun parle, parle... On sent que ce livre a requis toute sa sollicitude pendant de long mois. L'œuvre vit encore en lui, bien que le manuscrit soit à Paris*». Concernant la question suivante «*Comment vous est venue l'idée d'écrire ce nouveau roman ?*» Feraoun répond : «*je vous disais à l'instant que le succès de mon premier ouvrage m'avait encouragé à écrire d'autres livres. Il faut ajouter ceci : l'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle. D'être un témoin. Je suis de souche authentiquement kabyle. J'ai*

*toujours habité la Kabylie. Il est bon que l'on sache que les Kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois, voyez-vous que je suis bien placé pour le dire». Feraoun se sent investi d'un engagement intellectuel et moral vis-à-vis de sa terre : il observe autour de lui les transformations de la société kabyle puis les intègre dans ses récits. Evoquant enfin, le choix du sujet de *La Terre et le sang*, il indique «*J'ai pensé que l'émigration des Kabyles peut donner matière à un ou plusieurs ouvrages dignes d'intérêt. J'ai distingué deux périodes : de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. La Terre et le sang est consacré à la première période. J'écrirai un autre roman sur la seconde période. Pourquoi deux périodes ? A mon avis, il y a une grande différence entre ces deux périodes. La psychologie des Kabyles d'aujourd'hui se rendant en France n'est plus du tout celle des Kabyles qui leur ont ouvert la route. Les Kabyles de 1953 sont mieux armés que leurs devanciers, parce qu'ils s'adaptent plus facilement aux façons de vivre de la métropole. Par contre, il me semble que les anciens étaient davantage attachés à leur village, à leur terre, aux mœurs kabyles ; ils se hâtaient de retourner chez eux avec leurs économies pour améliorer leur situation au village, ce qui n'est pas automatique aujourd'hui*».*

Cette réponse traduit toute la complexité de ce diptyque, avant même de l'écrire Feraoun avait déjà imaginé la suite du premier roman. Ce sont deux migrations qui s'opposent, mais ce qui retient notre attention est que, Amer et son fils Amer'n'Amer, représentent chacun une génération de migrants et sans perdre de vue la migration de Marie qui se fait dans le sens inverse : de la France vers l'Algérie.

Pour ce mémoire nous privilégions une analyse thématique appuyée par des notions puisées essentiellement dans l'approche sociocritique.

Pour ce travail nous retenons le plan suivant :

1- Introduction

2- Présentation : de l'auteur et des concepts théoriques propres à la sociocritique comme la socialité, les médiations. Pour analyser les personnages, nous ferons référence aux analyses de Lucien Goldmann (notion du héros problématique) et à celle de Philippe Hamon (l'être, le faire).

3- Analyse textuelle

a) Migrations, personnages et espaces narratifs

b) Quelles migrations ?

4- Conclusion générale sur la migration dans le diptyque de Feraoun et ouverture sur les textes algériens actuels.

5- Bibliographie et annexes.

II PRESENTATION DE L'AUTEUR ET DES NOTIONS THEORIQUES

III L'AUTEUR

Mouloud Feraoun est l'un des écrivains algériens majeurs du siècle dernier.

Né à Tizi-Hibel un 8 mars 1913, loin du confort des grandes villes, la vie ne l'a pas toujours gâté: sa famille était pauvre et son père était l'un des premiers émigrés de son village, parti en 1910 pour travailler dans les mines du nord de la France. Malgré ces conditions difficiles, Mouloud Feraoun fréquente l'école française du village. Après avoir fait les premières classes, il obtient en 1926 une bourse d'études pour intégrer le cours complémentaire de Tizi-ouzou. Dans l'année 1932 il est reçu à l'école normale de Bouzaréa, section « indigène », où il collabora dans la revue *Le Profane* dirigée par Emmanuel Roblès qui deviendra, par la suite, son ami. Trois ans plus tard il est de retour dans sa Kabylie où il devient instituteur jusqu'en 1946. En 1952 il est nommé directeur des cours complémentaires de Front- National (Larbaa Nath-Iraten), avant de venir en 1957 au Clos- Salembier à Alger pour prendre la direction de l'école. Il est nommé ensuite inspecteur pour l'enseignement agricole des centres sociaux éducatifs. Le 15 mars 1962, quelques mois avant l'indépendance du pays, Mouloud Feraoun est assassiné par un commando de l'OAS.

Tous ceux qui l'ont connu disent de lui qu'il était un homme paisible, tranquille et pacifique. Michel Lambert vice-président de l'association des amis de Max Marchand, de Mouloud Feraoun et de leurs collègues, déclare en 2007 : *«Ce qui m'a frappé chez cet homme, dès notre premier entretien, c'est qu'il respirait la bonté. A l'écoute des autres, il savait se montrer disponible pour ses interlocuteurs quelles que soient la situation et ses charges familiales et professionnelles».*

La polémique autour de son «désengagement» pour la révolution de 1954 est sans fondement, lui qui, par sa plume, n'a jamais cessé de dénoncer la colonisation et ses dégâts sur la population algérienne, son *Journal* en est le meilleur témoignage. Avant de mourir tragiquement, il avait perdu deux beaux-frères fusillés par des soldats de

l'armée coloniale, en 1957. C'est à travers ses écrits que s'exprime son engagement pour une Algérie libre, dans son *Journal* (Paris, Le Seuil 1967) il écrit : «*Voilà, c'est la guerre et c'est affreux. Mais il n'y a rien d'autre à dire...Rien à dire parce que qu'un mort ne peut plus parler et qu'un vivant craint de mourir s'il parle tout en sachant fort bien qu'un jour ou l'autre il mourra à son tour puisqu'on est décidé à tous nous tuer tant que nous persisterons à vouloir l'indépendance et que malheureusement cette idée d'indépendance est devenue pour tous la seule raison de vivre*». P311

Feraoun restera aussi très attaché à sa terre natale, à son village Tizi-Hibel qui constitue l'ancrage spatial de son texte *Le Fils du pauvre*.

Ce n'est d'ailleurs pas surprenant de noter que dans chacune de ses œuvres sont présents tous les aspects anthropologiques et ethnographiques de cette région natale : les petites ruelles de l'architecture traditionnelle, le couscous, le terroir, la culture orale, les traditions, les gens et leurs modes de vie, leurs rires, leurs misères, leurs croyances et leurs querelles. Tout au long de son parcours il montre un peu plus son attachement aux siens, et, dans chaque roman il en parle différemment. A Tizi-Hibel on se souvient encore de cet homme instruit, discret et bon qui, lorsqu'il venait au café, tenait toujours un livre entre ses mains ; c'est pour cette raison d'ailleurs que les villageois l'appelaient le «Cheikh» marque de considération comme l'étaient les membres de la djemaa.

Le 15 mars 1962, soit quatre jours avant les accords d'Evian, Mouloud Feraoun est convoqué pour participer à une réunion discrète des inspecteurs des centres sociaux éducatifs dans les bâtiments de Château-Royal à El Biar. A onze heures, un commando Delta de l'OAS chargé de décapiter ces centres fait irruption dans la salle dans laquelle travaillaient une vingtaine d'inspecteurs. Sept d'entre eux furent appelés : un était absent, trois algériens et trois français, dont Mouloud Feraoun et Max Marchand. Ils sont emmenés à l'extérieur et furent criblés de balles. Mouloud Feraoun meurt en martyr, il sera enterré dans son village natal. Cette mort violente a-t-elle été pressentie par celle de ses deux personnages des deux romans de notre corpus ?

II 2 LES NOTIONS THEORIQUES

Notre mémoire porte sur l'analyse d'un thème qui a un lien important avec la réalité sociale, aussi il nous a paru évident de faire appel, du point de vue théorique, aux notions de la sociocritique. Cette approche qui date des années 1970 fut introduite dans le champ de la critique littéraire par Claude Duchet tout en se réclamant des analyses de la sociologie de la littérature avec essentiellement celles de Lucien Goldmann.

La sociocritique réfléchit sur la mise en œuvre, - en scène -, du monde qui constitue *la socialité* que Duchet définit ainsi dans son ouvrage *Sociocritique* Paris, Nathan, 1979 : « *C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire. Cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle leur socialité* » p4. La socialité est la somme des référents pris de la société mais qui connaissent une transformation grâce à l'écriture et à son travail fictionnel pour produire « un effet de réalité ». La socialité est une seconde société, celle de l'univers littéraire. La migration, thème social de l'Algérie de la période coloniale, connaît une fictionnalisation dans les romans de Feraoun. En imaginant les personnages Amer et Amer n'Amer qui migrent, vivent des aventures dans le monde difficile de l'immigration en France et connaissent une fin tragique, cet intellectuel algérien nous propose, par le biais de l'imaginaire, sa vision d'écrivain sur ce thème social.

Le critique Bernard Mérigot nous donne, quant à lui, la définition suivante (*Sociocritique* op. cité p134): « *Ce mouvement (la sociocritique) apparaît comme une problématique fructueuse se développant autour d'une exigence : tenir compte du moment historique, du moment social des textes littéraires prendre en considération tout ce qui concerne la socialité, c'est-à-dire tout ce qui fonde du dedans l'existence sociale du texte* »

La notion de socialité vient rappeler que la société n'est jamais présente telle quelle dans le texte, sa transformation par la fiction se fait grâce aux *médiations*, intermédiaires entre le réel social et l'imaginaire.

Ce concept est important dans l'approche sociocritique. Roland Barthes le définit ainsi (dans un entretien avec Maurice Nadeau dans *Littérature* Presse universitaire de

Grenoble, 1986) : « *L'engagement dans l'écriture passe par les médiations, et constitue une médiation. Il faut accepter l'idée de pratique, de pratique médiatisée. On peut penser qu'on s'engage dans l'Histoire par un travail sur l'écriture...mais on ne s'engage pas dans l'Histoire présente et immédiate.* » p34

Les médiations écartent tout rapport immédiat et direct entre le réel et le fictionnel grâce au travail de symbolisation. A ce propos Najet Khadda écrit *Ecrivains maghrébins et modernité textuelle*, Paris, l'Harmattan, 1994 « *Notre option pour la sociocritique s'explique donc par notre volonté d'accorder la priorité à l'espace des textes sur lesquels nous pratiquons une analyse qui se préoccupe des modes d'inscription du social, et par là s'attache à mettre au jour les médiations par lesquels la société vient au texte* » p13

L'intérêt de Feraoun pour le thème de la migration passe dans son écriture littéraire sous diverses formes narratives tel le tragique des personnages et ce, par l'une des médiations qui a caractérisé certains intellectuels algériens et français de l'époque à savoir l'humanisme.

Pour la présentation des personnages, nous nous référons à quelques aspects de l'analyse sémiologique de Ph.Hamon. L'*être* constitué : du nom, le portrait avec le corps, l'habit, le psychologique, le biographique. Le prénom Amer est lourd de sens dans le dialecte arabe/berbère (amer = richesse) ou dans la langue française (amer=amertume). *Le faire* avec les rôles thématiques et les rôles actantiels selon des « axes préférentiels » comme l'amour, le social, la sincérité. Les deux personnages principaux du diptyque sont présents dans l'axe préférentiel « migration ». Ils jouent des rôles actantiels évidents, ils ont autour d'eux des opposants, des adjuvants...La quête qui passe par la migration a-t-elle réussi, ou échoué ?

La fin tragique de ces deux personnages principaux rappellent celle du *personnage problématique* (notion de G.Lukacs et L.Goldmann). Ces deux sociologues de la littérature ont défini ce type de personnage en le rattachant à la société en « *crise* », capitaliste avec laquelle il est en conflit à cause de la recherche d'un idéal « *valeur authentique* ». La quête, rendue impossible par des obstacles (souvent sociaux) se termine dans la mort (suicide : Emma Bovary ou exécution : J.Sorel).

III ANALYSE TEXTUELLE

1 MIGRATIONS :PERSONNAGES ET ESPACES NARRATIFS :

Migrations et personnages :

A) Amer dans *La Terre et le sang* : quinze années d'exil

Dans l'incipit, le narrateur annonce et avertit que l'histoire qui va suivre est réelle. A ce sujet Marie-Hélène Chèze écrit dans son ouvrage Mouloud Feraoun : la voix et le silence Paris, Le Seuil 1982 « *L'idée de la Terre et le sang était venue à Mouloud Feraoun à propos d'une française, veuve d'un Kabyle qui, vers 1920, l'avait ramenée à Tizi-Hibel où elle vivait encore et où tout le monde, bien qu'elle se fut totalement intégrée à la vie kabyle, l'appelait Madame.* »p66

Le narrateur avertit aussi que le cadre du village "Ighil-Nezman" est ordinaire et les personnages qui y vivent n'ont rien d'exceptionnels ; comme si cette histoire pouvait avoir lieu n'importe où en Kabylie ou en Algérie. Le récit met en scène des héros qui ne sont ni étranges ni merveilleux , ce sont de simples villageois- ; ils sont dans une intrigue qui est banale dans la société algérienne de l'époque et plus précisément en Kabylie. Aussi le point de départ de tous les évènements tragiques, c'est l'exil en France. Dans ce roman le lecteur ne saura rien ou presque sur de la vie que menait Amer antérieurement à son voyage en France, c'est-à-dire son enfance. Nous comprenons qu'Amer a grandi comme les autres enfants de son village, enfant unique, il a pu bénéficier d'une attention particulière de la part de ses parents. Il a été

scolarisé dans l'école du village. Le récit se focalise surtout sur les familles Kabyles, leur honneur, leurs conflits, leurs histoires d'amours, et enfin la vengeance. En fait « *l'être* » et « *le faire* » de Amer, jeune, sont peu détaillés. De retour dans sa terre natale après quinze ans d'exil, (le terme exil est souvent employé par Feraoun pour parler de l'immigration) Amer revient accompagné d'une épouse. Son absence a été longue pour les siens, sa mère en particulier. Quant au père, Kaci, il mourra alors qu'Amer était à l'étranger. Ce dernier n'assistera pas à ses obsèques. Depuis, c'est Kamouma sa mère qui dut supporter toute seule la misère, surtout que son mari avait vendu leurs terres. L'intention d'Amer dès le début du roman est d'expier ses mauvaises conduites : se réhabiliter vis à vis de sa mère et réintégrer le groupe en rachetant les terres de sa famille.

Il est vite rattrapé par la réalité : la première rencontre avec son village et ses habitants lui paraît hostile, même si un habitant le rassure en lui souhaitant la bienvenue. Car il faut dire que ses longues années passées en France ont réveillé chez certains villageois- les vieux en particulier- d'anciennes pensées : *«Amer-ou-Kaci devenait de plus en plus timide, rougissait davantage à chaque rencontre et semblait vouloir s'excuser auprès de tous les vieux, ces vieux qu'il avait abandonnés, Dieu sait depuis quand.»*p12

Il lui reste donc à convaincre les siens qu'il est toujours un authentique Kabyle, mais la chose est compliquée du fait qu'il a une dette à régler envers quelques uns qui n'ont pas oublié qu'il a commis une grave erreur en France.

Dans le deuxième chapitre du roman nous remarquons que son retour, après quelques jours seulement, n'est plus vécu comme un événement. Certes les gens continuent à lui rendre visite, à discuter avec lui, son absence continue à susciter un étonnement et une curiosité, mais il redeviendra vite l'enfant du

village, l'émigré rentre définitivement après tant d'années d'exil, il subit le changement de son ancien espace natal, il ressent de désagréables sentiments de culpabilité envers ses proches. Et en attendant que le groupe s'occupe de son cas, Il se fait tout petit, ses prises de positions sont confuses, hésitantes et même plus tard sa présence n'aura aucune signification. Il a donc raté, durant son séjour en France, une partie des évènements heureux ou douloureux de la famille, les moments forts de la vie sociale. Ses amis d'enfance ont grandi, il ne leur ressemble plus, Il est coincé entre un départ précoce et un retour tardif. Ce retour sera aussi déterminé par ce qu'il a pu accomplir durant sa vie en France. Il ne sera pas jugé sur ses acquis intellectuels, mais bien par les gains gagnés à l'étranger. Quelle somme d'argent a-t-il ramenée avec lui ? Amer saura cependant qu'il va devoir se mesurer aux habitants du village : il veut ainsi repenser sa vie après quinze ans d'absence, se racheter auprès de son village et de ses parents, prouver qu'il est toujours un Kabyle, et aussi se mesurer aux autres, c'est-à-dire ses cousins, ses voisins. Sa détermination pour retrouver sa place parmi eux est grande. Toutes ces « stratégies » sont en quelque sorte « *le faire* » du personnage dans la narration.

B) Amer n'Amer dans *Les chemins qui montent* : un personnage fragile

Amer paraît comme un personnage fragile et tourmenté. Son journal de douze jours s'ouvre sur la mort de sa mère Marie et se termine sur la venue de Mokrane qui prévoyait de le tuer. Toutefois, le roman s'achève par article de presse «*Encore un suicide à Ighil-Nezman !*» sur la mort d'Amer N'Amer, ce qui met le lecteur dans le doute et nous devons nous poser cette question : est-ce vraiment un suicide ou un meurtre? Le drame ressemble d'ailleurs étrangement à celui du père Amer, car on ne sera jamais ce qui s'est vraiment

passé.

Le journal découvert par Dahbia, est à l'intention de plusieurs personnages: sa mère, Mokrane, les villageois, et surtout Dahbia, mais aussi à lui-même. Ce journal retrace trois périodes dans la vie d'Amer : son enfance, ses années d'exil, puis ses six mois qu'il a passés au village après son retour. Les aveux d'Amer dans ce journal sont comme un cri de révolte contre sa société et ses origines, doubles. Le narrateur nous apprend qu'Amer se décrit dans ce journal comme quelqu'un de subversif, refusant par la même occasion de mettre en avant son côté humaniste :

«Mais pour le reste Amer a été trop sévère. Il a voulu raconter sa propre vie. En fait, il a exprimé sa colère, son désarroi et son dégoût de la vie.....Pourquoi passe-t-il sous silence sa générosité, sa bonté pour les humbles...» (p. 31)

Nous remarquons aussi que la plupart des passages du journal d'Amer sont écrits dans un désordre qui renvoie à l'image de son auteur lui-même, une sorte de miroir :

«Voilà je me contredis à chaque instant comme un fou». (p. 119)

Nous retrouvons ainsi beaucoup d'extraits qui traduisent sa répulsion à l'égard de son origine : tantôt il aborde fièrement sa double identité et son appartenance à la communauté kabyle, tantôt c'est le contraire, comme le démontre cet extrait adressé à sa mère :

«Pourquoi es-tu restée toi ? J'aurais peut-être moins souffert ailleurs, je ne serais pas si totalement kabyle. Tu sais, je ne t'en aurais pas voulu. Mais voilà : je suis un enfant d'Ighil-Nezman. Il faut bien tenir à son pays, être fier de son origine, ne pas se renier. Ma place ici, je l'ai acquise et je la garde». (p107).

Dans ce passage nous comprenons qu'il y a chez Amer N'Amer un certain

regret d'être né Kabyle. Mais il en veut à Marie de l'avoir élevé à Ighil-Nezman, vu qu'il souhaitait naître et grandir en France, mais il ne peut plus revenir en arrière. D'ailleurs, Amer n'Amer en fera une obsession puisque dans trois autres extraits adressés à sa mère, il lui fait le même reproche :
«J'en veux à ma mère d'avoir fait de moi un Kabyle et qui a conscience de l'être, alors qu'elle pouvait s'en aller, m'élever en France, m'abandonner à l'assistance, que sais-je ? Est-ce que je déraisonne ? C'est fort possible... Pourtant je ne mets aucune passion à mon propos : si j'avais à choisir, certes non je ne serais pas Kabyle à cette heure. Je ne vois pas pourquoi je le suis.» (p 137)

Ces attaques sont le fruit d'un sentiment de déception d'être né et élevé par une mère française en Kabylie mêlé d'amertume, lui qui s'appelle Amer au destin si amer ! La source de ses conflits intérieurs est donc cette mère qui a décidé de rester en Kabylie en dépit de la mort de son époux. Amer n'Amer est comme frustré de ne pas avoir eu une vie comme les autres jeunes d'Ighil-Nezman, ou du moins naître en France et mener une tout autre existence. Il considère que cette double origine n'est pas avantageuse, bien au contraire. Car dès son jeune âge, il a dû affronter l'hostilité des gens de son village : il était non seulement tabassé par ses camarades mais de plus surnommé *«fils de Madame»*, identité qui est, en fait, une sorte de discrimination :

«Avant de m'appeler amer n'Amer, les enfants de mon âge m'appelaient «Fils de Madame», comme si je n'avais pas de nom» (p 103)

Cette situation le marquera à jamais et explique la haine pour son village dès le jeune âge. Amer n'Amer va réagir violemment à l'égard des enfants de son âge, plus tard il le fera contre tous les hommes du café et de la djema. En grandissant, il sera, à la fois, redouté et détesté et c'est ainsi que les villageois lui retirent l'étiquette de *fils de Madame* (fils de la France), car lui préfère plutôt

être fils de son père (fils de l'Algérie) :

«J'ai pris fait et cause pour Amer, si bien que maintenant on ne me le conteste plus. Je suis en mesure d'affirmer que lorsque les gens parlent de moi, ils disent entre eux Amer n'Amer et non «Fils de Madame». J'aime mieux cela : être le fils de mon père»
(p 104)

Cette lutte pour arracher son identité valorisante est une revendication sociale immuable mais qui trouve toute son importance dans le contexte de l'époque -l'Algérie colonisée- Cet aspect social arrive dans ce roman par le biais de ce personnage issu d'un mariage mixte et constitue ce que la sociocritique appelle la socialité.

Amer n'Amer s'est donc imposé par la force, mais encore faut-il obtenir une insertion au sein du groupe car en plus du fait qu'il soit considéré comme « fils de madame », il se rebelle contre toute forme de dogmes et de principes du village :

«Je n'ai ni religion, ni principes, ni biens.» (p 181)

Ainsi, seul contre tous (surtout les hommes de la djema) Amer n'Amer est contraint de subir l'hypocrisie et la rancœur des villageois, et donc décide de partir ailleurs dans un monde meilleur. Mais cette volonté s'avère être plus compliquée que prévu. A la lecture de son journal nous remarquons que les idées contradictoires se succèdent, car en même temps qu'il n'accepte pas l'idée de partir vivre en France, il sait qu'il n'a rien à faire à Ighil-Nezman, et ce, surtout après la mort de sa mère. Mais il prend la décision et il dévoile dans son journal son envie de quitter définitivement la Kabylie.

C) Marie : immigrée à Ighil-Nezman :

Mais après une absence aussi longue le village le repousse. Le jour de son retour, c'est sa compagne qui devient aux yeux des villageois l'évènement de la journée : elle intrigue les hommes, les enfants et les femmes. Le narrateur introduit, même, ce personnage avant celui d'Amer. Toutefois, il est à noter que durant les trois premiers chapitres, son nom n'apparaît pas encore : elle est « la Parisienne », « la Française », « la dame », « l'étrangère » puis « Madame ». C'est seulement à la page 97 que son prénom est cité. Une intention réfléchie sans doute. Le nom, Marie, signifie chez les chrétiens et les musulmans la vierge. Un patronyme symbolique. L'équivalent de Marie chez les musulmans est Miriam ainsi que toutes ses variantes. Ce prénom peut symboliser une certaine pureté dans la mesure où Marie qui est française – mais d'un père Kabyle du village d'Ighil-Nezman- foule pour la première fois le sol algérien, et elle y restera jusqu'à sa mort. Est-ce par prudence que le narrateur omet, dès les premières pages du roman, de citer l'identité onomastique de cette femme ? Ou est-ce plutôt une forme de distance envers celle qui va troubler la tranquillité d'un petit village et surtout éclipser le retour de l'enfant d'Ighil-Nezman? C'est justement ce qui se produit : c'est « Madame », et non Amer qui fascine le plus les villageois, en effet c'est « *La Parisienne qui mit en émoi tout le village* » p11

Par ailleurs, c'est Marie qui est la première à prendre la parole dans le roman, lorsqu'elle s'adresse à son mari en descendant du taxi : « *Tiens voilà des Kabyles !* » p12. Ainsi le retour d'Amer dans son village natal semble moins intéresser le début de la narration. Alors que sa femme se sent très vite à l'aise, souriante et imperturbable, Amer quant à lui s'inquiète de beaucoup choses.

D) MIGRATIONS ET ESPACES NARRATIFS :

Dans le diptyque, les personnages concernés par la migration, évoluent dans des espaces définis. Amer est parti à l'âge de quatorze ans d'Ighil-Nezman pour la France. Il a embarqué d'Alger par bateau et de Marseille il part à Paris où il séjourna peu de temps. Il rejoint ses compatriotes dans le Nord de la France qui lui trouvent un travail dans les mines. Amer resta quatre années dans cette région. La première Guerre Mondiale éclate, il est emprisonné dans un camp allemand durant cinq ans, libre il revient à Paris où il fait la connaissance de Marie qu'il épouse. L'essentiel de la migration d'Amer se déroule dans l'espace narratif clos des mines comme pou signifier l'enfermement que connaissent les travailleurs émigrés. Amer après quinze années d'exil retourne dans son village natal.

Pour sa part Amer n'Amer quitte Ighil-Nezman sensiblement au même âge que son père. Il arrive à Paris en transitant lui aussi par Marseille, ensuite nous le voyons dans les quartiers arabes de la capitale française avec les «*Norafs*». La narration décrit peu cet espace de la migration, elle insiste surtout sur les états d'âme du personnage. Il revient à Ighil-Nezman mais à la différence de son père il songe à retourner à Paris mais sa mort l'empêche de réaliser ce voeu.

Enfin Marie, le troisième personnage concerné par la migration est très particulier. Elle émigre dans l'autre sens : de la France vers la Kabylie. Elle séjourne jusqu'à sa mort à Ighil-Nezman et nous la retrouvons dans cet espace dans les deux romans. Marie n'a jamais songé au retour en France et ce, malgré le décès prématuré de son époux Amer.

2) QUELLES MIGRATIONS ?

Les migrants vont et viennent, naturellement (La terre et le sang p57)

A) Préliminaires :

Ce qui nous semble intéressant dans l'œuvre de Mouloud Feraoun c'est son analyse faite sur une immigration à double sens qui caractérise la première moitié puis la deuxième du siècle précédent. Chez les personnages des deux romans, Amer dans *La terre et le sang*, puis son fils Amer'n'Amer, dans *Les chemins qui montent*, nous retrouvons deux formes d'exil : l'un économique, l'autre identitaire. Cet aspect constitue la «socialité » propre à ces deux textes en ce sens que Feraoun s'intéresse à un thème social (la migration) mais en le fictionnalisant à travers précisément ces deux personnages qui sont des créations fictives. Il faut par ailleurs préciser que si la thématique de la migration est du domaine du social, elle est aussi, chez Mouloud Feraoun, un aspect familial. Le père de l'écrivain a émigré en France au début du 20^{ème} siècle dans un souci économique ce que nous montre le roman autobiographique, *Le fils du pauvre* à travers le père de Fouroulou. Ce vécu familial constitue une « médiation »- dans le sens sociocritique- entre la migration (réalité sociale) et la migration (réalité fictive dans les romans de Feraoun).

Au niveau politique, « l'émigration choisie» terme employé par les Politiques français dans les années 2000, et qui suggère des limites et des conditions aux Etrangers désirant travailler sur sol français, a fait son apparition dans les années 1910. Des dizaines de milliers d'Algériens venus essentiellement des régions nord du pays, s'installaient -temporairement ou définitivement- en France. Ils ont travaillé essentiellement dans les chantiers de bâtiments et dans

les mines

Feraoun aborde dans ses deux œuvres *La Terre et le sang* et *Les chemins qui montent*, la vie tragique des deux Amer.

Personnage principal du roman, *La Terre et le sang*, Amer part en France alors qu'il est adolescent. Fils unique d'une famille ordinaire d'un village kabyle, Ighil-Nezman, il s'installe en France pour y revenir quinze ans plus tard. Le roman est chargé d'incidents et de rebondissements dans la vie d'Amer, jusqu'au jour où il sera assassiné par son rival Slimane. Une vingtaine d'années plus tard son fils Amer n'Amer dans *Les chemins qui montent* part lui aussi en France mais ne s'y installe pas. Contraint de revenir quatre ans après à Ighil-Nezman, il sombre dans une instabilité morale due à l'indifférence des villageois à son égard. Un problème identitaire l'obsède et le tourmente, et comme son père, il mourra de mort violente. Dans ces deux romans qui constituent un diptyque -la narration a une suite dans le temps, elle se déroule dans le même espace-, les deux exils sont la source des problèmes des deux héros, leur départ/retour ont eu des conséquences désavantageuses -jalousie hostilité et vengeance- puis tragiques.

Une autre migration se remarque dans *La Terre et le sang*, c'est celle de Marie : native de Paris elle quitte son pays natal et vient s'installer à Ighil-Nezman avec son mari Amer. Elle ne quittera pas ce village elle y sera même enterrée. Cette migration, comme nous le verrons, réussit : les Etrangers qui viennent en Kabylie seraient-ils mieux intégrés ?

B) Un père, un fils : deux migrations dissemblables

B1/Préliminaires

Les deux Amer sont toujours sur leurs gardes. Manipulateurs, ils guettent et surveillent les gens du village dans un but précis : se faire respecter et retrouver leur place à Ighil-Nezman. Leur retour ne fait pas l'unanimité parmi tous les villageois à cause de leurs caractères et notamment de leur rapport avec l'exil et la France. Si les ennemis d'Amer dans *La terre et le sang* sont nombreux parce qu'il a une dette envers la famille de Rabah, il réussit toutefois à se réintégrer rapidement grâce à sa lucidité acquise en France. Ce n'est pas le cas de son fils dans *Les chemins qui montent* qui n'a jamais été aimé par les hommes de la Djema, et ce pour deux raisons. D'une part, parce qu'il est fils de Madame et d'autre part, du fait qu'il n'a jamais accepté de se soumettre aux codes sociaux des villageois. Nous notons aussi que le retour à Ighil-Nezman des deux Amer se distingue par une quête. Pour les deux personnages il s'agit d'une tentative légitime de retrouver leur place car ils ont été désillusionnés par l'exil ; toutefois, les deux n'ont pas réussi ou du moins dans le cas d'Amer n'Amer. Car si Amer dans *La terre et le sang*, aspirait à ce que l'on lui pardonne son attitude maladroite dans le meurtre de Rabah, il arrivera cependant à réparer ses erreurs et même d'être admis par la Djema en tant que notable. Pour son fils, resté en France pendant quatre années, sa revendication est tout autre, car il espérait avant tout un changement de mentalité dans le village. C'est d'ailleurs pour cette raison que lorsqu'il revient à Ighil-Nezman il éprouvera d'abord une désillusion en comprenant que rien n'a bougé. C'est ce qu'il l'amène à penser de nouveau à l'exil (contrairement à Amer dans *La terre et le sang* qui voulaient lui et sa femme s'installer définitivement à Ighil-Nezman) alors que sa mère, Madame, venait

de mourir six mois après son retour au village.

Avant de revenir il avait entendu parler de changement : dans les villages kabyles les Caïds, les Hakems et les Amins ont été remplacés par des maires et des conseillers municipaux. Dans la réalité rien a changé, Amer constate en rentrant de France que les abus et l'intolérance de la djema sont toujours présents, les mentalités sont les mêmes :

“Hélas les noms seuls ont changé, et les hommes de paille, mais le hakem est toujours derrière, il a toujours ses mouchards. Le hakem, à peine plus âgé que moi, et qui nous écrase de son dédain et fait trembler les vieilles barbes. A la fin de la première semaine, j'étais dégoûté d'Ighil-Nezman, de mes amis et de moi-même” (p 114)

Mais il nous semble que Mouloud Feraoun a non seulement analysé profondément les conditions de la migration de l'époque, mais dans ce diptyque il nous apprend comment l'exil peut transformer l'existence de chacun, comment aussi il peut détruire une vie (la mort tragique des deux héros), et enfin comment les traditions se perdent. Amer n'Amer dans son journal écrit :

«...tout sera dit pour une branche des Aït-Larbi dont Kaci, époux de Kamouma, aura été le plus digne des derniers représentants». (p.175)

Ici il arrive à la conclusion que ce n'est ni lui ni son père qui ont le mieux représenté la famille Aït-Larbi, leurs vies tourmentées par la migration ne sont donc qu'un échec.

B2/ Amer de La Terre et le sang : partir pour survivre

Amer n'a pas eu les mêmes faveurs que sa femme ni dans l'espace de l'exil ni dans son village à son retour. A son arrivée en Kabylie, il s'est senti dépaycé et seul, pourtant il connaît son village, lui qui a enduré durant des années les

sales besognes dans les mines et la prison dans un camp allemand. Le couple reste tout de même soudé au début, dans un dialogue, Amer promet à sa femme qu'il fera tout pour la protéger, lui qui connaît bien ce qu'est l'exil. : *«Je sais ce que c'est d'être étranger, c'est un état pitoyable pour l'homme»* (p41). Encore une fois, Marie garde une attitude positive, elle est certaine que tous deux auront une vie tranquille et comblée à Ighil-Nezman. Amer est un peu confus pour sa part, il ne comprend pas comment sa femme, une parisienne, peut se familiariser si facilement et accepter sans «problèmes» de vivre dans son village. En fait, c'est lui qui éprouve un malaise à revivre dans son espace natal. Son retour parmi les siens le tourmenter. La transition, être né à Ighil-Nezman puis partir quinze ans et revenir brusquement, est difficile à surmonter. Tout s'embrouille : les souvenirs de son village ont du mal à ressortir. Peut être que l'exil a effacé ses souvenirs d'enfant ?

Le narrateur au chapitre VI du roman, évoque cette migration kabyle, ses premières années, ses conditions, ses vices, ses malheurs, ses objectifs, et décrit les hommes qui partent. Ainsi, les plus audacieux pour partir en France, sont ceux qui ont fait l'école. Le narrateur raconte alors l'histoire d'Amer, son voyage vers ce monde inconnu. Mais les souvenirs sont vagues, flous, incertains et incomplets. Ceci est toujours vrai quelque soit les époques. Actuellement, malgré le désir ardent du départ pour la France et l'Europe en général, l'«eldorado» tant convoité, les jeunes algériens d'aujourd'hui trouvent en fait une réalité plus dure que celle à laquelle ils croyaient. L'arrivée en Europe, dans cette aventure où l'on risque sa vie est souvent accompagnée de peur, voire de regrets. Comme Amer, les jeunes migrants algériens se retrouvent souvent dans une solitude extrême, la peur est quotidienne, et les conditions de vie sont insupportables. C'est peut être cette

peur de confronter ce nouveau monde, qui a vidé Amer de ses souvenirs. Il ne lui reste, du premier jour de son arrivée à Paris, que des détails par ci par là. Le voyage s'est déroulé en étapes : du village jusqu'à Alger, puis le bateau l'a emmené à Marseille, Amer n'a d'ailleurs gardé aucun souvenir de la ville phocéenne.

Dès son arrivée à Marseille et en embarquant par train il ressentit sa solitude parmi les compagnons du voyage. A Paris, il est pris de panique dans cette ville immense. Ce qu'on remarque c'est que le narrateur ne décrit aucune rue ou place parisienne, aucun monument, pourtant c'est de la plus belle ville de France qu'il s'agit. Cela n'intéresse guère Amer pour le moment, il est tellement impressionné par la rapidité des mouvements, des gens, des objets, qu'il oublie presque qu'il est à Paris. Il ne souhaite qu'une seule chose, se reposer et s'éloigner de ce monde :

«Et puis quel monde ! Des enfants, des hommes, des femmes qui semblaient tous pressés et avoir un but bien déterminé qu'il fallait atteindre rapidement...Il était saisi d'une peur instinctive, il avait une envie farouche d'en finir, de s'éloigner, de se reposer dans un coin tranquille et solitaire avec ces gens qu'il connaissait...»(p 55)

Pourtant, son angoisse disparaît aussitôt qu'il voit les siens, ceux de son village qui sont installés à Paris. Il les rencontre dans un café :

«Son visage s'épanouit. Les nouveaux venus furent accueillis avec des sourires protecteurs». (p. 56)

Les choses ont-elles changé ? N'est-ce pas la même réalité ? En effet de nos jours, ces quartiers arabes de Paris, Barbès entre autre, rassemblent toujours les Algériens nouvellement embarqués où ils y trouvent refuge. Une halte à Barbès avec ses cafés, ses restaurants et ses petits hôtels même insignifiants et mal famés a son importance, on s'y ressource, et on y rencontre des personnes

de la même ville, du même village, ou des personnes qui ont plusieurs années d'exil :

«En somme tout était simple du moment qu'il y avait à ses côtés des gens de chez lui. Les anciens ne semblent pas toujours se rendre compte du soulagement que leur accueil apporte aux nouveaux». (p. 56)

Amer pour sa part se consolera avec lui-même dès qu'il quitta Paris pour les mines du nord de la France. La vie y est moins rude, les gens plus accueillants, il y a aussi du travail. Amer se sent en sécurité, surtout que dans cette région il y a toute une tribu d'Ighil-Nezman.

Le narrateur mentionne que dans la migration des kabyles, il y a deux genres de groupes : les sédentaires et les migrants : *Il y avait parmi eux les sédentaires et les migrants. Les premiers repoussaient toute raison de vouloir retourner en Kabylie...Les migrants vont et viennent naturellement, ils s'enrichissent, achètent des champs se marient et un jour ou l'autre s'établissent à Ighil-Nezman »*p57. Il définit alors chacune de ces deux catégories sans préciser toute fois à quel groupe appartient Amer. D'autant plus que selon l'explication donnée, à savoir les sédentaires qui sont des individus qui ne songent guère à rentrer au pays, ils n'envoient pas d'argent à leur famille mais jouent le rôle de protecteurs envers les nouveaux venus, alors que les migrants partent et viennent, s'enrichissant au bout de quelques années ils finissent par acheter des biens à Ighil-Nezman et s'y installer définitivement. Le cas d'Amer est complexe il ne fait parti d'aucune des catégories citées : il a choisi de partir en France, d'y rester quinze années sans revenir et sans porter une aide financière à ses parents (les sédentaires), puis il retourne dans son village où il achète des terres et y projette l'idée d'y rester définitivement (les migrants).

Un de ces sédentaires, Rabah, dix ans d'exil, jouissait d'un grand respect de la

part de tous, car c'est lui qui proposait du travail aux mines et il faisait le médiateur entre l'administration française et les Kabyles immigrés. Rabah qui est le cousin germain de Kamouma reconnaîtra Amer et sera son tuteur.

B2a) Le dur métier d'immigré : quatre années dans les mines

Amer était jeune par rapport aux autres mineurs. Mais sa rencontre avec Rabah-ou-Hamouche le rassure très vite et lui donne des forces. C'est ainsi qu'il resta quatre années aux mines. Dès le début il voulut travailler comme les autres, c'est-à-dire descendre dans les mines, mais son âge ne le lui permettait encore. Il dut attendre une année pour que Rabah lui débrouille «des papiers». Entre temps il se contentait de faire le ménage dans le dortoir. Comme beaucoup d'Algériens, il vivait cela comme une humiliation. Amer gagnait bien sa vie mais il désirait autre chose, il avait une énergie qu'il voulait dépenser dans les mines et entrer ainsi dans la cour des grands. C'est l'année suivante qu'il sera récompensé, il est devenu «homme» comme les autres :
«Il se sentait homme. Il parlait en homme, touchait sa paie comme les autres...» (p. 60)

Dans le passage décrivant Amer dans les mines, le terme «homme» est repris sept fois, on retrouve aussi des mots tels que : fier, muscles, travaux difficiles, sueurs, fort, infatigable, travail de force ou de vitesse, biceps, bière...etc. Tout ceci nous amène à comprendre que le cadre dans lequel s'est retrouvé Amer est fait de virilité, mais malgré son jeune âge il s'intègre rapidement au point de devancer les anciens. Amer deviendra ami et collègue avec les deux gros bras de la mine que sont Rabah et André un Polonais. Il va aussi fréquenter les Français, les gens du Nord. C'est ainsi que Rabah lui apprendra les relations

avec les femmes, et André lui fera apprécier l'alcool. Le déracinement n'affecte pas Amer, le mal du pays «Ghorba» est loin, il ne le ressent pas encore, au contraire il est tellement heureux de sa nouvelle vie et de ses nouvelles fréquentations avec André et Rabah qu'il oublie ses parents :

«Ce fut Rabah qui initia Amer à l'amour, tandis que le Polonais lui apprit à boire pour, en fin de compte, lui faire trouver la vie belle au point d'oublier Kaci et Kamouma» (p. 61).

Ou encore dans ce passage :

«Et lorsqu'il lui arrivait de songer à Kamouma qui, peut être, écrasait du gland pour en faire sa farine, il chassait cette pensée insolite qui était noire comme un mauvais nuage» (p. 62)

Dans l'intimité de ce trio, Amer saura aussi beaucoup sur les histoires de couples. Ils logent tous dans l'hôtel tenu par Yvonne, la femme d'André. Rabah confie un jour à Amer qu'Yvonne est sa maîtresse depuis quelques temps. Cette relation que Rabah pense être discrète, coûtera la vie à l'oncle d'Amer dans un accident tragique. Amer fut témoin de cet accident au fond de la mine, et il sera accusé par les Kabyles d'être un traître lorsqu'il témoigna en faveur d'André. Ce dernier s'est servi de la naïveté d'Amer pour se venger de Rabah, car il savait tout à propos de sa liaison avec sa compagne Yvonne. Tout s'écroule pour Amer. Certes, il était là au moment des faits, il faisait sa sieste aux côtés d'André, mais il était le seul témoin de l'accident qui a coûté la vie à Rabah. Convoqué par les gendarmes, il prendra une difficile décision, à savoir, pactiser avec André. La nouvelle s'est propagée à Ighil-Nezman : Amer n'est pas l'assassin mais il a fait un faux témoignage, il est donc aux yeux de beaucoup un traître. Il avait commis une grave erreur, mais avait-il le choix ? Il devait choisir entre un témoignage en faveur du Polonais (dire qu'il a entendu

sonner la cloche) et éviter ainsi les ennuis avec la justice, ou bien le contraire, dire la vérité et dans ce cas il s'exposait à une peine de prison. A cet effet, tout le groupe kabyle l'accusait de trahison :

«Laisserait-il verser lâchement du sang kabyle ? Son propre sang pour mieux dire ! et voilà que c'étaient ses propres frères qu'il accablait et son oncle qu'il laissait assassiné !
» (p 66)

Mais les gens du village, les sages notamment, admettront que si sa conduite est impardonnable, il ne mérite cependant pas d'être condamné à mourir. Lui et sa famille, par contre, seront reniés, c'est surtout Kamouma qui en souffrira pendant des années. Les Aït-Hamouche sont la plus vieille famille du village, la plus respectée aussi. Après la mort de Rabah, il ne restait que Slimane et Ali. Mais n'ayant pas de progéniture, la mort de Rabah était difficile à supporter. Malgré la sentence des villageois, Ali l'aîné des Aït-Hamouche veut qu'on respecte les traditions, à savoir tuer le présumer assassin de son frère. Dans son lit de mort il confiera à Slimane cette tâche. Ce dernier étant faible d'esprit, accepta la résolution de son frère sans toutefois y croire. Car comme nous l'avons déjà signalé, le retour d'Amer est brusque. Personne ne s'attendait à le revoir un jour, surtout après la guerre. On le croyait mort ou perdu à jamais, d'autant plus qu'il n'envoyait aucun courrier à sa mère. Slimane donc sera lui aussi confronté à un véritable dilemme : il sait désormais qu'il a un devoir - moral- à accomplir.

Amer observait les gens qu'ils entourent, particulièrement les Kabyles. Dans les mines, il remarqua la fraternité qui distinguait les gens d'une même communauté, les Flamands et les Polonais par exemple et pourquoi cela était impossible avec les Kabyles. Ces derniers s'entre-haïssaient : aucune entraide au sein des groupes et les querelles rappelaient étrangement celles laissées au

pays. Les Algériens se méfient les uns des autres, et fréquemment on se rassemble en petits groupes revendiquant sa région, et les conflits sont fréquents. Amer évitait tout ceci, il était attaché à son village, il y repensait souvent mais ce comportement ne lui convenait pas il est, en fait, plus raisonnable que les autres.

L'exil devient de plus en plus difficile et périlleux pour Amer. Après le terrible épisode de l'accident, il s'enfonça dans un autre malheur qui durera cinq années. Lorsque la première guerre mondiale éclate, beaucoup de ses compagnons sont contraints de rentrer en Kabylie, mais Amer -peut être parce qu'il ne s'était pas préparé à affronter la famille de Rabah- choisira de rester en France. Il sera arrêté par les Allemands et emmené dans un camp de prisonniers de guerre. Pourtant il n'a pas participé à cette guerre, ni de près ni de loin. Les cinq années sont longues et pénibles, il restera seul. Lorsque la guerre est finie, il rejoint Paris en pleine euphorie et comme beaucoup de gens il respire enfin la liberté. A la lecture de certains passages du roman (page 72 par exemple) nous comprenons qu'à cette période Amer était encore jeune et troublé, il commet des erreurs et il ne réfléchit pas comme les autres. Alors que beaucoup de ses compatriotes sont rentrés au pays pour revoir leurs familles puis sont revenus en France, car la main d'œuvre kabyle était très demandée, il décide plutôt de continuer son chemin dans l'exil :

«Amer ne fit rien. Il n'avait aucun empressement et ne retourna pas à Ighil-Nezman. ...Jusqu'en 1922, répète-t-il, je n'étais pas normal».

Amer personnage atypique, qui ne ressemble pas aux autres, était-t-il dans un état anormal ou en voulait-il à quelqu'un, à quelque chose ? La mort de Rabah le hantait-elle encore? Il continuait tout de même à ressentir du mépris envers sa communauté, son village et ses gens. Il était perdu dans ses pensées. Mais

pourquoi s'entête-t-il à s'acharner contre son village? Il était presque convaincu que sa place n'était, pour le moment, pas à Ighil-Nezman. Nous comprenons alors que son malaise n'est pas exclusivement lié à son passé, loin de là. Depuis son départ d' Ighil-Nezman, qu'a -t-il pu apporter comme changements positifs dans sa vie ? Voilà maintenant neuf ans qu'il est en France. Quatre ans passés dans les mines avec une conscience hantée par la mort de Rabah et cinq ans durant lesquelles il est resté emprisonné. Il a donc besoin d'une quête, d'un évènement majeur qui donne un sens à sa vie, qui le sortira de son cauchemar. C'est ainsi qu'après avoir erré quelque temps à Paris, il se rend en 1922 à Barbès qui reste le quartier mythique pour beaucoup d'Algériens. Il se présente au petit hôtel tenu par Madame Garet. L'établissement était exclusivement habité par des Maghrébins, et parmi eux il n'y avait aucun Kabyle. Amer qui n'a pas croisé les siens depuis longtemps, est pourtant ravi de leur absence. D'autant plus qu'il se sentait supérieur aux «Arabes» : lui parlait français, eux non ; il se sentait même plus Français qu'Algérien :

«C'était ce qu'il lui fallait : se sentir un peu supérieur, retrouver de l'estime pour soi-même et une certaine confiance. Se faire passer, au besoin, pour un Européen et regarder de haut les Sidis...» (p. 73)

Lors d'une discussion avec Madame Garet, elle lui fit une révélation troublante. Marie la fille d'Yvonne et de Rabah est à Paris. Madame Garet la connaît et lui donne son adresse. Mais alors pourquoi cet intérêt pour une fille qu'il connaît à peine? Serait-ce parce qu'elle est la fille de Rabah, son oncle? Sa rencontre avec elle va-t-elle aboutir à une relation amoureuse? Et puis comment Marie a-t-elle agit en voyant Amer (qui était impliqué dans la mort de son père)? Toutes ces questions restent sans réponses, car le narrateur

explique que Amer ne peut s'attarder à raconter son histoire d'amour avec Marie (passage page 77). Amer était certainement fatigué de raconter son passé, se remémorer les souvenirs écoulés en France, des souvenirs chargés d'émotions et de désagréments. C'est pour cette raison qu'il veut sauter le passage sur l'histoire entre lui et Marie, comme s'il était pressé de passer à autre chose, de revenir à Ighil-Nezman. Pouvons-nous alors comprendre que le narrateur a effacé ce passage parce qu'il veut tourner la page de ce sombre exil? Ou bien le fait-il délibérément pour se désintéresser de Marie? En tout cas c'est dans cette partie du récit que s'arrête la description de l'exil en France, les quinze années se concluent par cet unique moment positif dans la vie d'Amer en France.

Le destin a voulu qu'Amer ait la même mort que Rabah, son oncle. Dans les mêmes conditions : Rabah est mort dans la mine, le crâne fracassé par le wagon, Amer a eu la tête brisée par l'explosion dans la carrière du village, un lieu qui ressemble aux mines du nord de la France. La parallèle ne s'arrête pas là, dans les deux cas il n'y a eu aucun témoignage précis, une mort enterrée avec ses secrets, ses zones d'ombres, une mort entachée de sang et de vengeance. Personne ne sait si c'était un accident ou un meurtre. «*Attention à la mine*» est le signal donné quand les ouvriers s'apprêtent à faire exploser un rocher. Ce son rappelle celui des cloches des mines du nord. Rabah et Amer sont morts parce que les deux sons (la cloche et l'appel) n'ont pas été déclenchés. Une erreur humaine imprévisible ou volontaire ? Mais derrière ces deux morts, il y a eu une vengeance, liée à une histoire sentimentale et adultérine : Rabah /Yvonne et Amer/ Chebha. Le roman s'achève en décrivant la scène des obsèques d'Amer, le chagrin de sa femme, la colère de sa mère, l'émotion et le choc de ses voisins d'Ighil-Nezman. La mort d'Amer est

succédée par la vie : leur fils que porte Marie. Feraoun ne ferme pas la parenthèse, il sera question d'un autre récit avec le fils de Amer qui se prénomme Amer'n'Amer.

B2b) Le retour et sa nouvelle vie au village :

*Sa réinstallation

Durant son exil en France, Amer ignorait complètement son village et ses gens excepté ceux rencontrés en France :

«Et puis des nouvelles lui parvenaient de temps à autre. Mais il ne souciait guère de ce qui se passait chez lui». (p.103)

C'est pour cette raison que le retour d'Amer a été inattendu pour les villageois. Accueilli comme un héros, il commençait à se sentir important, il était devenu le centre du village mais paradoxalement, on l'aimait et on le détestait, on le craignait mais on le méprisait aussi. Il dut se rendre compte par exemple que son absence et surtout son silence de quinze ans n'était pas du goût de certains sages d'Ighil-Nezman. Dans ce village où tout le monde se connaît et où toutes les familles ont des liens de parenté, les Sages(qui forment la Djema) tentent de résoudre les problèmes, importants ou insignifiants, pourvu qu'on parle. Pour Amer toutes ces choses sont devenues futiles. Lui qui a affronté la vie très tôt, en France, se voit mal retenir des leçons de gens qui les connaît à peine. C'est ainsi lorsque l'Amin, un vieux du village, eu avec lui une conversation dans laquelle il est revenu sur son départ, sur le chagrin de ses parents et leur misère, Amer n'a pas prononcé un mot pour se défendre, au fond tout cela ne l'intéressait plus. Amer voulait du neuf, il réalisa à quel point il lui faudrait refaire des choses ici dans son village. Il songeait ainsi à

(re)prendre sa place à Ighil-Nezman. Il sait que pour y arriver, son principal atout serait d'exhiber ses biens et son argent gagné en France. Et il le démontra dès son arrivée, en installant son nouveau mobilier: lits, tables...etc. Il récupère aussi les terres de son père. Il devient aux yeux des villageois un émigré riche. Tout cela lui a valu respect et assurance. Il en était conscient, tout pouvait s'acheter par l'argent même l'admiration et comme pour se venger, Amer réconcilie son image avec le village. De nos jours le retour des émigrés au pays natal n'est nullement facile, généralement on juge que dans pareille situation, le retour signifie l'échec et dans ce cas c'est très compliqué de refaire sa vie. Mais pour Amer, c'est autre chose, puisqu'il n'est pas rentré les mains vides, il revient avec de l'argent et une femme Française.

***L'exil et les stratégies du retour:**

En venant à Ighil-Nezman, Amer découvre qui lui faut à tout prix se racheter de ses erreurs de jeunesse passée en France. La rencontre avec Marie l'a certainement transformé -quoique le narrateur ne parle pas beaucoup de cette période de vie- lui qui a connu durant ses années d'exil que des souffrances : la mort de Rabah, la dureté du travail aux mines, son incarcération dans une prison allemande...etc. Il refait surface tout en sachant que les siens ne lui ont pas pardonné son silence qui a duré quinze longues années, à commencer par sa mère :

«Pourquoi a-t-il oublié son village ? Pourquoi n'a-t-il pas songé à ses champs, sa maison, sa famille ? Il a oublié amis et ennemis ; il a disparu même des mémoires ; son père enterré par d'autres ; sa mère a cessé de l'attendre. Il a toutes ces choses à se reprocher ! Mais il est simple de se racheter, il suffit d'être là et de voir (on se remet à s'intéresser, à goûter la vie des siens). En somme, c'est reprendre pied dans la réalité».

(p.19).

Sa réapparition et son intégration sont conditionnées par des devoirs :

-Devoir envers sa mère

-Devoir envers sa famille, ses cousins, pour se faire pardonner de la mort de Rabah

-Devoir envers sa terre.

En vérité Amer a appris beaucoup de choses en Europe, il sait qu'il retrouve une société au mode de vie archaïque, et de ce fait, il arrivera à s'imposer facilement et en peu de temps. C'est ainsi qu'il a réussi à gagner la confiance des villageois, même si beaucoup se méfient de lui et des émigrés en général.

Il cachait bien son jeu et connaissait parfaitement les gens de son village.

Profitant de sa nouvelle situation, il fut respecté et admiré parce qu'il a connu l'exil, il avait acquis de l'expérience qui lui permettait de manipuler son entourage. Une année après son retour, et même si tout le monde voyait en lui quelqu'un de respectable qui avait réussi sa vie, il sut comment tirer profit de ce statut social. Les personnes le suspectant d'être sournois et rusé étaient peu nombreuses: Slimane a attendu plusieurs mois avant de découvrir la relation adultère entre sa femme et Amer. Slimane qui soupçonnait la liaison secrète Amer et Chabha, devint malade de jalousie. Dans l'un des passages du roman le narrateur incite le lecteur à découvrir un Amer capable de sournoiserie. En parlant des «*coureurs*» *du village*, dont tout le monde se méfiait, Amer quant à lui, échappe à cette étiquette car il affichait une naïveté qui lui permettra de gagner la confiance des hommes et des femmes du village.

«Amer justement n'est pas de ces gens là. Passe qui voudra, il regarde ou il ne regarde

pas : on sent que ça lui est égal. Tout le monde dit que c'est un homme plein de sagesse, qui a vécu longtemps en France, qui connaît la vie et qui est bien marié. Il est considéré et les Aït-Larbi sont de lui. Il ne faut pas donc que Slimane se fasse des idées à son sujet. Il est clair qu'il ne se gêne pas avec Chabha : il plaisante et rit. Il n'a pas d'arrière-pensées. Avec son oncle, il est toujours respectueux, quoiqu'il n'y ait pas une grande différence d'âge entre eux..? Que croire ?»(p.158)

Le narrateur termine ce chapitre XVIII par ce questionnement, qui interpelle le lecteur sur la vraie nature d'Amer, en d'autres termes faut-il ou non lui faire confiance ? En analysant le roman, nous nous sommes aperçu qu'Amer a fait du tort à tout son entourage : les habitants du village, sa femme, sa mère et son cousin Slimane. Amer est donc un personnage inconvenable qui est venu perturber la tranquillité de son village. Est-ce que derrière ce retour au bled, Amer ne voulait-il pas qu'on le considère comme un héros, un homme à part?

Assez souvent dans la conscience collective des Algériens, on mesure la réussite ou non des émigrés à partir des biens qu'ils ont pu rapporter avec eux de l'étranger. Plus rares sont ceux qui reviennent comme ils sont partis c'est-à-dire n'ayant rien ou peu de choses ramenées avec eux. C'est le cas des expulsés par exemple qui sont considérés comme des «bons à rien», leur exil n'aura servi à rien et sera perçu comme un «échec». Mais généralement, le succès se mesure en fonction de la somme d'argent gagnée après les années d'exil. Nouvelle maison, nouvelle voiture, meubles...etc. Les biens matériels sont le signe d'un accomplissement concrétisé lors du retour et aussi lors de l'absence, tout le monde attend de voir de quoi est capable l'émigré. La famille est la première à bénéficier du butin ramené ou envoyé avant le retour, ensuite l'entourage entre voisins et amis n'attend pas forcément de présent, mais veut quand même s'assurer que le fils parti à l'étranger a bien réussi à gagner

quelque chose.

Amer mesurait parfaitement l'importance que l'on donne à l'argent :

«Bref, Amer comprend nettement qu'il redevient tout à fait l'enfant du pays, sans transition...Mais pendant qu'il se retrouve ainsi, d'autres constatations s'imposent à son esprit. Que fera-t-il maintenant ? On le jugera à ses réalisations. Il faudra bientôt se comporter comme les siens». (P. 17)

Il lui faut, donc, pour regagner sa place, se conduire comme tous les hommes respectables de son village, c'est-à-dire posséder des terres, fonder une famille. Le narrateur nous décrit comment les villageois entouraient Amer aux premiers jours de son arrivée, cherchant à déceler tous les indices de richesse ou non richesse :

«Chacun veut tenir conversation avec lui ; on est souriant, poli, intéressé. C'est ainsi que les derniers arrivants sont toujours reçus. Néanmoins, à travers les politesses, les plaisanteries et les demandes de renseignements d'allure discret perce, chez tous, l'intention d'apprendre ce qu'on est avide de savoir : le revenant a-t-il, oui ou non, rapporté de l'argent ? On le tâte, on le jauge, on l'estime et en attendant de déterminer le degré de considération qui lui est due proportionnellement à sa bourse, on reste aimable et affectueux. Les plus malins sont fixés, rien qu'à voir les réactions qu'ils provoquent. Ils lisent dans les yeux. La façon de répondre aux compliments constitue un aveu. Celui qui se fait doux, humble, qui va au-devant des gens pour leur baiser la tête n'a rien rapporté. C'est sûr. Mais quand ils voient le monsieur accepter fermement les hommages, parler haut, répondre par des banalités à des expressions d'intérêt sciemment exagérées, alors celui-là mérite le respect : il n'est pas venu les mains vides ». (p.18)

Même Kamouma qui a une revanche à prendre sur ses cousins, espérait que son fils avait les moyens d'honorer la famille, par, surtout, les signes et gestes

de la richesse :

«Kamouma veut bien voir si son fils est capable d'une telle coquetterie, d'un geste ostensible qui avertit les gens, leur montrer qu'on connaît les usages, qu'on tient à les respecter, qu'on est décidé à tenir son rang. Elle est sans doute pressée de le savoir riche». (p.21).

Amer avait compris que le pouvoir c'est l'argent, il sait que pour rattraper le temps perdu, réparer ses erreurs et surtout pour s'enraciner et pour s'imposer dans cette terre comme il se doit, il avait besoin de prouver qu'il a les ressources.

Pour reconquérir sa dignité et l'estime des hommes du village Amer utilisera deux façons :

-D'abord avec l'argent qu'il a pu amasser en France :

Amer savait comment gagner la sympathie des villageois. Fort de son expérience en France il connaissait le pouvoir de l'argent, celui qui lui redonne une image honorable et même influente et puissante. Cela dit, il avait aussi besoin de vengeance : prouver qu'il est de retour et affirmer son caractère devant des villageois qu'il considérait comme insignifiants :

«Amer admettait que les gens de chez lui fussent hostiles et l'opinion sévère à son égard mais il était sûr de tenir tête et de finir par s'imposer. Il savait que l'essentiel était d'être riche ou de paraître tel. On peut tout passer aux riches jusqu'à leur égoïsme, leur vanité ou leur bêtise.....L'assurance d'Amer fut un signe évident de sa richesse. Il eut bientôt ses admirateurs. (p.44)

Et dans un autre passage nous lisons :

«Chez Amer, il y avait un peu de vanité et aussi le désir de montrer qu'il avait gagné, à avoir vécu si longtemps en France, une expérience que d'autres n'avaient pas ; qu'il avait acquis encore beaucoup de largeur d'esprit et assez d'argent pour se passer de

manières hypocrites. Ainsi il s'était cru au-dessus de tous ces petits ridicules de la minuscule cité et maintenant qu'on l'appelait à la direction de cette cité, il redevenait tout à fait un enfant des Aït-Larbi... Douze mois avaient suffi pour qu'il oubliât son passé, pour qu'il se sentît heureux comme il avait cru longtemps ne pouvoir jamais l'être. Il chassait ses souvenirs chaque fois qu'ils remontaient à son esprit et trouvait dans sa nouvelle existence de quoi s'occuper entièrement. Et, à ce compte, la vie lui parut simple, le bonheur accessible. Oh ! On ne peut guère être difficile à Ighil-Nezman. Est heureux quiconque qui n'a pas de souci d'argent... (166).

Amer va exploiter cette apparence pour fasciner son monde, et devenir respectable. Il n'a aucune autre manière de retrouver sa dignité et représenter comme il se doit les Aït-Larbi. Il rachète, alors, les terres qu'a vendues son père, il a aussi équipé la maison de sa mère, il ne travaille pas lui-même la terre, il mène une vie confortable et il peut donc en être fier. Désormais tout le village les admire lui et sa femme. Après qu'ils eurent enduré la rudesse des conditions de vie en France, les voilà à présent parmi les gens les plus riches et les plus respectables d'Ighil-Nezman :

«L'opinion qu'on avait de lui et de Marie, ils la connaissaient tous deux et il fallait l'entretenir. On leu disait : «Vous êtes heureux» Au bout d'un an, ils se disaient à eux-mêmes : «nous sommes heureux.». Un vieux souvenir, la petite chambre de madame Garet ! Un affreux cauchemar, tout le reste ! Chacun avait son lot, mais c'était bien fini. Vivent les petits bourgeois kabyles au couscous quotidien et au pot-au-feu hebdomadaire, ces hommes favorisés qui boivent leur tasse de café chaque matin, qui attendent les fêtes sans souci et l'hiver sans effroi, ces grands fainéants de paradis qui peuvent faire travailler leur champ, payent une porteuse d'eau et achètent leur bois au lieu d'abattre un arbre. Et bien, oui, Amer et Marie se savaient heureux parmi les autres car le bonheur est relatif». (167)

-La deuxième manière_ utilisée par Amer pour reconquérir l'estime des villageois c'est épater les sages et les notables.

Les années passées en France lui ont largement ouvert l'esprit ; il est devenu éloquent et ses discours sont sensés. Il rassurait les hommes même les sages par son sens de critique et de créativité. Ainsi c'est lors d'une réunion du village qui se tient à la mosquée, et où les discussions entre habitants se déroulaient dans une agitation bruyante, qu'Amer eut l'occasion de faire entendre sa parole. Il donnait ainsi l'image de quelqu'un qui veut s'impliquer et jouer un rôle positif dans les affaires du village, mais surtout il a réussi à captiver l'assistance autour de ses idées. Il est devenu un rénovateur de la morale :

«Amer sut profiter d'un bon moment. Il se leva posément et sans se presser, sans prendre parti, se mit à expliquer comment les ouvriers français organisaient une réunion. Il ne criait pas, ne se hâtait pas, expliquant avec conviction ce qu'il avait trouvé de bon dans ces assemblées et comme il ne prenait aucun parti, on l'écouta. C'était clair, ce qu'il disait. Et chacun, au fur et à mesure qu'il parlait, on l'écouta» (p. 165).

***Un pari réussi ?**

Amer avait tout à gagner en s'installant à Ighil-Nezman. Lui et sa femme, mariés depuis seulement quelques années allaient enfin goûter au plaisir de la vie, il leur suffit de faire valoir leurs atouts :

«Lorsqu'il était à Paris et qu'il lui arrivait parfois de songer à son village, il imaginait ce village comme un petit point insignifiant...Et le voilà, à présent, parmi eux ! Et chose curieuse, il s'y sent bien. Il n'est pas dans un pays de mauvais rêves. C'est l'autre pays, celui qu'il vient de quitter, qui est, lui, imaginaire et l'écrase de sa

magnificence. Il voit bien, maintenant qu'il était tout petit, là-bas, minuscule ! Ici tout est à sa mesure, les hommes et les choses. Il se sent important, capable d'agir, de créer, d'occuper une place» (p. 19) .Le succès est là, malgré son jeune âge, il s'intègre rapidement et sans difficulté dans le cercle très fermé des sages, habituellement réservé aux vieilles personnes, il est désormais un «jeune notable» :

«Il était jeune notable pour de bon. Il avait saisi la manière, savait trouver la bonne réponse, comprendre une allusion, y répondre par une autre, citer la fable ou la parabole moralisatrice, présenter un fait vécu ou vraisemblable, arrivait ainsi à susciter l'étonnement ou l'estime, faciles à lire sur des visages faussement indifférents». (p.187).

Les intensions d'Amer sont claires, recommencer sa vie à zéro, réaliser ses rêves, oublier les années endurées en France où tout était utopie, où il était difficile de s'imposer. Marie quant à elle aura l'avantage du physique et de la nationalité qu'ils lui valent respect et admiration (elle deviendra Cendrillon), quant à Amer c'est grâce à l'argent et ses années d'expérience qu'il réussira à imposer son nouveau statut. Il peut se targuer d'avoir réussi à s'incruster parmi les siens après seulement quelques mois et de quelle manière ! Lui et Marie sont conscients de l'amélioration des conditions de leur vie, et ils ne s'en cachent pas :

«Amer :C'est en pure perte. Je suis un homme...disons : rangé.

Marie : Un notable d'Ighil-Nezman !

Amer : Bien vêtu. Ne travaillant pas la terre...

Marie : Ni quoi que ce soit, dit-elle en souriant.

Amer : Riche en apparence. Marié à une française. Famille honorable...» (p.172)

***La trahison :**

Amer commet trois actes de trahisons envers ses proches : son silence durant son séjour en France. Il a en fait interrompu le contact avec ses parents, puis il a trahi les ouvriers des mines du nord en déclarant un faux témoignage à propos de la mort de Rabah, enfin il a trahi sa femme et Slimane en ayant commettant l'adultère avec Chabha. On peut ajouter une autre trahison : sa terre, Ighil-Nezman, son pays. Le thème de la trahison revient donc souvent dans la vie d'Amer.

- La première concerne ses parents. La particularité de l'exil d'Amer, c'est qu'il a enfreint les règles et les promesses tenues à Kaci et Kamouma. La tâche des premières vagues des émigrés Kabyles, se différencie de celle des générations suivantes, du fait que les émigrés partent en France dans le seul but d'améliorer les conditions de vie des leurs. Dans *Sociologie de l'Algérie*, Paris PUF Que sais je ? 1970, Chapitre premier «Les Kabyles», (p. 17)

Pierre Bourdieu écrit :

«Le rôle éminent du groupe apparaît encore à l'évidence dans l'émigration. En effet, si les émigrants temporaires sont essentiellement des Berbères sédentaires et surtout des Kabyles, c'est que la forte cohésion et la solidarité du groupe agnatique procurent à l'émigré l'assurance que sa famille, demeurée sur le patrimoine indivis où chacun peut trouver subsistance, bénéfice, en son absence, de la protection des parents masculins restés au pays. C'est la pensée de la famille qui le soutient au long de son exil et lui inspire ce comportement de travailleur acharné et économe ; enfin, regroupés en France selon le schéma de la structure familiale, recréant ce réseau de solidarité et d'entraide qui anime la vie kabyle, c'est à leur famille que les émigrés, au prix des plus dures privations, envoient la plus grande part de leurs gains».

Les premières vagues d'émigrés Algériens étaient justement appelées à faire

rentrer une bonne partie de leur argent au pays, aux parents surtout. Le sociologue Pierre Bourdieu, qui a bien étudié la société algérienne et les régions kabyles a dans son étude sociologique *Travail et travailleurs en Algérie*, Mouton & Co, 1963, décrit le rapport entre émigrés et leurs familles restées au pays :

«...Enfin, regroupés en France selon le schéma de la structure familiale, recréant ce réseau de solidarité et d'entraide qui anime la vie kabyle, c'est à leur famille que les émigrés, au prix des plus dures privations, envoient la plus grande part de leurs gains. »

Or ce que nous remarquons dans *La Terre et le sang*, est qu'Amer n'a jamais envoyé une somme d'argent à ses parents, malgré une absence de quinze années. Était-ce une négligence de sa part ou plutôt un comportement calculé et volontaire? Il est clair que la réaction d'Amer reste incompréhensible, même si ses parents continuaient à espérer :

«Kaci était vieux, lui aussi, mais solide, tenant droit sa forte carrure et regardant droit dans les yeux ce fils qu'il poussait sans sourciller l'aventure et l'inconnu. Le ton de sa voix restait calme. Il voulait que son fils partît en homme. –Va, mon fils. Rejoint tes amis. Ma bénédiction t'accompagne. Je n'ai jamais fais de mal. Les saints du pays ne t'abandonneront pas. Est-ce qu'il pouvait mesurer le vide qu'il laissait en partant ? Il occupait toute la place dans le cœur des vieux mais il était trop jeune pour le sentir.»(p. 53). A quatorze ans il était donc inconscient du déchirement et de la peine qu'il faisait endurer à ses parents, eux qui l'avaient comme fils unique. Il avait très vite oublié ses deux parents et son village :

« Au bout de quelques mois Amer se transforma. Il oubliâ Kamouma, Kaci et son village» (p. 58)

Outre le fait qu'il n'envoyait pas d'argent, Amer ne leur donnait aucun signe

de vie (Page 63 : il pensait à sa famille à son village, mais se disait qu'ils le maudissaient, lui qui n'envoie plus de lettres) Il apprenait les nouvelles du village par le biais des gens qui faisaient le va-et-vient entre la France et la Kabylie. Se sentant coupable de la mort de Rabah, il avait refusé de rentrer au pays lors de la première Guerre Mondiale.

Amer n'avait donc, en aucun cas, aidé ses parents, pourtant ces derniers étaient loin de se douter que leur fils aurait un tel comportement égoïste : *«Ce palais splendide, avec Amer au centre l'éclairant comme une lumière resplendissante, était une chimère. Cette chaude sécurité qui devait entourer leurs vieux jours, ce fils affectueux qui promettait de leur clore les paupières, il fallut n'y plus songer. Amer, une fois en France, s'occupa de ses propres affaires. Il n'accepta pas le marché qui aurait considéré à disposer de lui uniquement pour eux».* (p.23).

Pour se racheter envers sa mère Kamouma, fatiguée, vieillie et abandonnée durant des années par son fils et par les familles du village, Amer devait corriger son égoïsme, réparer ses fautes passées et prendre soin d'elle. En plus du fait qu'il ait rompu les relations avec ses parents, Amer est aussi la source de problèmes. Car après la mort de son cousin Rabah, la famille de ce dernier décida de punir Kamouma en l'excluant du clan. Elle dû supporter toute seule la disparition de son mari, la vie misérable sans revenus ni aucune aide.

Cet extrait révèle à quel point elle dut affronter toute seule sa mise en quarantaine :

«Elle se vit livrée à elle-même, car sa propre famille, qui ne comprenait plus que des jeunes, l'abandonna à son tour pour des raisons d'honneur que tout le monde fut forcé d'admettre. Ce fut d'ailleurs à cause de son fils Amer qu'elle fut ainsi des siens».

(p.27). *«Mais il n'était possible de continuer à le considérer comme tel : on le renia publiquement Kamouma et lui. La vieille en fut profondément touchée quoique, depuis*

longtemps déjà, les Aït-Hamouche l'eussent abandonnée. Elle venait de perdre son homme, et son fils, qui eût dû soutenir sa vieillesse, ne lui rapportait qu'ignominie. Sa fierté se révolta et lui permit de dédaigner sa famille qui s'acharnait contre elle». (p. 82).

Les souvenirs s'effacent difficilement mais Kamouma lui pardonna toutes ses erreurs, après tout, il ne lui reste que cet enfant.

- Amer a aussi trahi le village. Tout au long du récit, il est évident que le lien entre Amer et sa terre natale n'est pas du tout harmonieux, la relation est marquée par des hauts et des bas depuis son départ en France. La tension est née après la mort de Rabah. Il est clair que dans certains passages, nous comprenons toute l'hypocrisie d'Amer à l'égard des autres hommes du village. D'un côté, Amer a su profiter de son exil, il est devenu plus intelligent et il n'est plus cet adolescent de quatorze ans. De l'autre, les villageois qui sont restés figés dans leur façon de penser «archaïque». Il fréquente le café et la place du village comme tous les hommes sans pour autant se lier étroitement avec des amis. En vérité, il n'a jamais ressenti une approbation favorable, ni un témoignage sincère de la part des familles de Ighil-Nezman. Hormis le père de Chabha, Ramdane qui lui-même était méprisé, par les Aït-Hamouche. Amer resta sur ses gardes, il était conscient qu'au village on surveille ses moindres faits et gestes, ses moindres dépenses. Dans cet extrait c'est sa mère qui le prévient :

«Maintenant que tu es là, ils te reconnaissent tous. Et puis, je crois qu'ils te supposent riche. Ils ont peur de toi...Je veux les mettre tous à l'épreuve, maman. Il faut connaître ses amis. – Tu n'as pas encore compris qu'un pauvre n'a jamais d'amis ? Ton père a eu le temps de les apprécier».

Le seul homme avec qui il s'est rapproché est Slimane. La relation avec

Slimane sonne comme une réconciliation, puisque Slimane est le frère benjamin de Rabah. Le vieux Ramdane, père de Chabha, qui s'est occupé d'Amer en France après le décès de Rabah, jouera l'intermédiaire entre les deux hommes. C'est pour se faire pardonner que Amer confiera ses terres à ce cousin. Mais en dépit, des efforts multipliés des deux côtés pour un semblant d'amitié, c'est par des échecs que s'est construite la fausse relation entre les deux hommes : Slimane veut toujours venger la mort de son frère Rabah, ensuite il y a des doutes sur la relation entre Amer et Chabha

«Pour Amer, il faut le répéter, cette attitude de l'oncle ne tirait pas à conséquence. Il comprenait parfaitement les gens de chez lui et s'amusait beaucoup de leurs particularités car il voyait chez la plupart d'entre eux ce même côté superficiel des attitudes et des comportements : un amour propre illusoire, un entêtement bourru, une logique simpliste, une méfiance hargneuse, sans compter la jalousie et l'égoïsme et la crainte...De vrais enfants, quoi. «Faciles à mener en somme, mais qui boudent, qui boudent tout le temps». » (p.163).

C'est ainsi que quelque part Amer a gâché la paisible vie de Slimane : *«Parfois il se disait que les gens s'acharnaient à empoisonner son existence depuis le retour d'Amer» (p.214)*

- La troisième trahison sera commise envers certaines femmes de la narration: La relation qu'entretient Amer avec les héroïnes qui l'entourent (Kamouma Marie, et plus tard Chabha) renferme un comportement ambigu. Les opinions différent à son égard : il suscite la curiosité, l'envie et même attire l'hostilité des villageois, des hommes en particulier.

La venue du couple, Amer et Marie, provoque une vive controverse, les vieux du village jugent son mariage arrogant :

«Les hommes d'Ighil-nezman, eux, n'ont pas eu à adopter Amer. Il revient occuper sa

place....Pour beaucoup, naturellement, de pareilles situations sont scandaleuses. Ils se le disent, les vieux. Mais dans le fond ils ne lui en veulent pas. Comme les temps changent. Une Tharoumith femme d'un kabyle ! Et belle pardessus le marché. Pour leur consolation, ils sont sûrs qu'il est damné». (p. 41)

Et puis les jeunes d'Ighil-Nezman le jalourent parce que sa femme est belle et que désormais il vit avec elle au village :

«-Il se croit malin d'avoir ramené une femme. N'importe qui aurait pu en faire autant. Il en est tout fier et il n'y a vraiment pas de quoi, avouons-le.

Amer, une fois parmi les siens, retrouva vite son aplomb et comprit fort bien qu'on le considérait comme un héros. Les jeunes l'enviaient tout simplement. Il voyait cela. Il avait réussi là où ils étaient tous certains d'échouer». (P. 42)

La présence d'Amer est désormais contestée dans le village, et ses ennemis appartiennent au puissant groupe des Aït-Hamouche. Cela s'est manifesté notamment lorsqu'une dispute éclata à la Djemaa entre Dada Ramdane (le père de Chabha) et un jeune des Aït-Hamouche qui, ivre, osa reprocher à Ramdane la relation de sa fille avec Amer. Après le scandale et le bruit qui s'est répandu dans tout le village, la très puissante famille Aït-Hamouche décida d'étouffer l'affaire, afin d'éviter les tensions tout en restant prudent vis-à-vis d'Amer et surtout surveiller son comportement avec leurs femmes :

«...Pour le reste, bonjour, bonsoir, sois le bienvenu, quand vous le rencontrerez dans notre rue. ...Mais nos femmes éviterons de lui parler : il comprendra qu'il nous offense.»(p.223).

L'adultère avec Chabha fut commis. Ainsi, il trompa sa femme.

-La terre fut elle aussi trahie. L'ambition d'Amer et de Marie est de pouvoir vivre aisément à Ighil-Nezman après avoir demeuré à Paris sans disposer d'un toit. Amer s'installe chez sa mère Kamouma, et durant deux ans il ne travailla

pas lui-même ses terres. L'une de ses parcelles, Tighezrane, ne l'a-t-elle pas repoussé ? L'exil l'a coupé du travail de la terre mais il est récompensé en sa qualité de jeune notable du village. Il représente les Aït-Larbi dont il est désormais le chef à la Djemaa.

«Amer, le cœur serré, comprit qu'il aimait bien Tighezrane mais que c'était fini : ils étaient étrangers l'un à l'autre. Tighezrane ne lui en voulait pas. C'était Slimane qui convenait, Slimane qui pouvait la travailler, l'entretenir comme un amoureux....Lui, Amer, aurait fait débroussailler, piocher, labourer et tailler. Le travail n'aurait rien valu, les récoltes auraient été arrachées, non cueillies. Il serait resté un maître orgueilleux et distant. ». (p. 163)

Amer avait un but précis : réintégrer son groupe mais aussi racheter les terres de son père, une manière pour lui de s'excuser des années d'absence, de silence à l'encontre de ses parents :

«Et pareil à l'olivier adulte qu'on arrache de sa plaine pour le transporter dans les terrains schisteux d'Ighil-Nezman, il va falloir se remettre à donner racines».

-Mais le mal est fait et Amer est rattrapé par la réalité.

Les calculs et le bonheur d'Amer ne dureront pas longtemps. Il se dévoile des défauts et des vices ; il se laisse alors entraîner dans une mésaventure qui va lui coûter la vie. Ainsi, les derniers chapitres du roman nous révèlent toute la fragilité de ce personnage qui est rentré un peu tard et un peu tôt dans sa Kabylie *«Lorsqu'il eut dépassé la Djema, il haussa ses épaules et retrouva son calme. Il les avait connues dans son enfance, toutes ses angoisses ridicules, ces frayeurs de filles nerveuses ou de garçons simples d'esprit. Et voilà que ça le reprenait, à son âge ! Il lui avait donc suffi de deux années pour redevenir tout à fait Kabyle, comme s'il n'avait jamais voyagé, ni côtoyé la mort. Les camps, la guerre, la mine, tous ces souvenirs reviennent. Oui, la mine, la figure écrasée de Rabah.... »* (p.190).

Les mauvais souvenirs de son exil le hantent à un moment crucial, vers la fin du récit, lorsque sa relation avec Chabha se concrétise. Certes il est comblé et amoureux de cette femme typiquement kabyle, belle comme le précise son prénom (Chabha signifie belle en kabyle) mais Amer devient de plus en plus solitaire et lâche à l'égard de sa femme et de son cousin Slimane. Sa relation avec Chabha lui sera fatale car il a transgressé un interdit social.

B3) Amer n'Amer dans «Les Chemins qui montent» : partir pour comprendre

B3b) Pourquoi partir ou l'impossible intégration :

Malgré son attachement à Ighil-Nezman et ses habitants (ceux de sa génération) sa relation avec les hommes du village a été de tout temps tendue. Depuis son enfance, il ressent cette hostilité des gens de son village vis-à-vis de lui et de sa famille. Rien ne semble indiquer que les villageois ont effacé de leur mémoire le passé de sa famille. Amer n'Amer est contraint de payer inconsciemment le lourd tribut laissé par son père, et malgré les années la réputation des Aït-Larbi a été salie par les malentendus et les incidents. Ceci dit, Amer n'Amer va lutter pour garder sa place. C'est alors qu'il entre en conflit avec les hommes de la djema durant plusieurs années. Les causes sont sa famille et le fait qu'il soit kabyle et français à la fois, mais aussi parce qu'il sera le perturbateur et le chef de file de la pensée communiste et athée du village :

« Depuis, j'en ai pris mon parti et je ne jeûne jamais et j'ai des disciples, comme le

diabla, et tous ensemble nous nous moquons d'eux et je récolte tout seul leur haine» (p. 110)

Toute son adolescence Amer n'Amer va la passer à narguer les villageois, il réussira car il devient très vite redouté et haï. Il s'oppose aux rites musulmans et aux règles de la communauté dans l'unique but d'agacer de provoquer :

«...j'ai refusé de me plier à leur ramadhan pour leur montrer que je ne les craints pas. Les salauds n'ont même pas haussé les épaules. J'ai tout de suite compris que c'était cela qu'ils voulaient. –Hein ! Pourquoi ferait-il carême, ce fils de mécréante ? Ce ne serait pas valable. Il ne faut qu'il jeûne. Le jeûne est notre affaire. «Essayez de m'en empêcher» ai-je pensé. Et l'année suivante, j'ai fait carême comme tout le monde. Que dis-je ? Mieux que tout le monde...» (p. 109).

Etre dans le groupe d'agitateurs du village est une façon de désobéir et de manifester tout son rejet à l'égard de la djema. Un comportement que beaucoup condamnent car son père, Amer, était un membre de cette même djema. Une insolence et un outrage donc pour les notables, les sages et les Amins, dans cette bourgade qui a l'habitude d'être paisible.

Ce sont donc son comportement marginal et ses activités clandestines qui troublent l'ordre moral et social de la djema qui le mènent à l'exil. En fait, sa cellule (communiste) a été démantelée, deux de ses camarades ont été arrêtés alors que lui, le chef, a été épargné parce qu'il a du sang français :

«Amer n'Amer fut vertement tancé par le hakem mais en considération de son origine bâtarde, et nonobstant son lourd passé de collégien, il peut éviter Colomb Bechar. Et ma mère dans son affolement préféra m'expédier en France. (p. 159)

Nous comprenons alors que le départ en France qui durera quatre années est imprévu. Là-bas, malgré un physique qui le fait passer pour un Français et le fait qu'il jouit d'une double origine, il ne ressentira pourtant aucune

différence, il restera l'enfant d'Ighil-Nezman avant tout. Il reniera même ce pays qu'il lui paraît froid, étranger et différent. Il ressent une impossible intégration, un besoin de retour et un sentiment d'être dans la peau d'un vrai émigré alors qu'il a une origine française. Pourtant, Amer sait que les hommes du village ne veulent pas de lui, ils estiment que sa place est de l'autre rive de la Méditerranée, et qu'il demeurera le *fils de Madame* :

« Mes compatriotes le savent bien, qui voudraient se débarrasser de moi. Certains d'entre eux tout au moins. Ceux-là, je les déteste : ils continueront à me supporter. Ils se disent sans doute qu'il n'y a rien d'autre à faire que de me supporter. De mon côté j'imagine à quel point ma longue absence a dû les soulager. «Parti le fils de Madame ! Bon voyage, qu'il reste là-bas chez les infidèles, ses oncles». Donc, se sont-ils dit, ce jeune homme se conforme à la règle. Il ira en France et reviendra comme tous les jeunes d'ici, les jeunes, ses amis. Il continuera de nous narguer, de bousculer nos principes, de se moquer de la religion, d'entraîner nos enfants de jouer au meneur, car c'est lui qui mène la jeunesse d'Ighil-Nezman ! Tas d'imbéciles, vous ne voulez pas de moi, je sais. Où voulez-vous que j'aille ? Croyez-vous que les Français, mes oncles, veulent de moi, eux ? Erreur ! Demandez à vos enfants. Ils vous diront comment je me suis comporté chez mes oncles, si j'ai failli à ma nature de bicot, si j'ai, une seule fois, donné le change ; si je n'ai pas partagé les humiliations, la chambre et la soupe des gars d'Ighil-Nezman, à Paris et ailleurs.» (p 107)

Aux yeux des villageois il représente le diable, d'ailleurs son exil pour la France arrangeaient beaucoup d'entre eux. Cette rancœur des villageois s'explique aussi par les qualités humaines de Amer n'Amer:

«Au fond ce que chacun lui reproche, c'est sa franchise, son refus d'accepter l'hypocrisie générale qui est ici la règle de conduite» (p. 32)

A l'opposé de son père qui a réussi à s'intégrer rapidement au village et qui

prévoyait de s'installer définitivement dans son village, Amer n'Amer comprend pour sa part que son avenir est ailleurs et pas à Ighil-Nezman :
«Enfin il a fallu que je m'attache sauvagement à ce coin perdu, jusqu'au jour où je me suis rendu compte que c'est le coin le moins attachant de la terre». (p 138)

Il est honni de tous à tel point que lorsqu'il veillait sa mère sur son lit de malade et de morte, personne parmi les voisins ne s'est soucié de lui et de l'état de Marie, à l'exception de Dahbia et sa mère Malha :

«Seule Dahbia m'a aidé. Et sa mère. Mais les autres !...» (p. 97)

B3c) Quel exil ?

Le départ d'Amer n'Amer en France est plus compliqué que celui de son père Amer, parti une vingtaine d'années auparavant dans l'unique but de travailler et gagner sa vie en France. Amer n'Amer n'est pas seulement le fils d'un Kabyle mais aussi de Marie une Française installée à Ighil-Nezman.

Il a donc grandi dans la peau d'un Franco-Kabyle. Comme les mariages entre Algériens et Français étaient très rares à l'époque coloniale, le cas de Amer n'Amer est donc exceptionnel surtout dans un petit village algérien. Il est d'ailleurs le seul à Ighil-Nezman. Nous sommes loin encore des premières générations de fils d'émigrés nés en France.

Comme son père, Amer n'Amer a gardé un mauvais souvenir de l'exil. Ceci dit, avait-il le choix ou du moins pouvait-il espérer mieux que les autres jeunes Kabyles comme lui ? A priori oui, car il bénéficiait d'un important avantage : il était beau, ressemblait aux Européens, il parlait la langue française et avait une mère française. Mais a-t-il su profiter de tous ces atouts ? Mais posons d'abord la question : de savoir pourquoi Marie est restée à Ighil-Nezman alors que son mari est mort et que son fils n'était pas encore né ? Avait-elle d'autres

possibilités : vivre en Kabylie même si rien ne la retenait ou élever son enfant en France sans aucun avenir? Car elle pouvait, comme le dit le narrateur, opter ; selon Amer elle n'a pas fait le bon choix. Toutefois Marie était une femme raisonnable : que pouvait-elle aller faire en France ? A Ighil-Nezman elle possédait au moins un toit et des parcelles de terres qu'elle pouvait vendre à n'importe quel moment, puis il faut signaler que Madame s'est définitivement adaptée aux traditions kabyles :

«Ma mère a fini dans la peau d'une croyante d'Ighil-Nezman. En un sens c'est une bonne fin pour une Française devenue Kabyle». (p. 103)

Amer n'Amer n'était ni fier ni satisfait de sa double identité, lorsqu'il voulait vérifier ses racines de l'autre côté de la Méditerranée, il fut déçu et furieux, il ne sait jamais senti proche des Français. Lors de son départ en France, il a ressenti cette différence et a éprouvé le besoin de se rapprocher encore plus de la communauté kabyle, lui qui voulait fuir les Kabyles à Ighil-Nezman :

«Nous étions libérés de tout, sauf du mépris des Français. Or ce mépris glissait sur nos cœurs, comme les averse sur nos imperméables». (p. 111)

Le départ d'Amer n'Amer avait un double sens : il voulait certes vérifier la vie là-bas, mais il désirait également prouver aux gens de son village qu'il n'a rien d'un Français. A Paris, il ne cherchait pas à se lier avec les Français mais bien au contraire, il les fuyait et cherchait la compagnie des jeunes d'Ighil-Nezman. Sa loyauté est d'ailleurs reconnue par les émigrés.

«Là-bas, mes copains d'Ighil-Nezman ou d'ailleurs étaient fier de moi qui jouait le jeu sans tricher. » (p. 111)

La vie d'Amer n'Amer est faite d'angoisse et de regrets. Le fait qu'il a une double origine n'a pas facilité son insertion dans son lieu natal. La discrimination dont il est victime depuis son enfance par sa société va, non

seulement, s'accentuer mais il va encore ressentir une autre forme de haine : celle des Français. Dans son journal il explique comment il voyait le mépris à l'égard des Algériens, et comment il jugeait l'attitude hypocrite des Français : *«Je reviens de Paris ; moi, Amirouche. J'y retournerai sans doute. A moins que... Là-bas, on ne nous parque pas, nous sommes admis partout, c'est sûr. Mais partout nous sommes des Norafs. Là-bas, il y a les riches et les pauvres, il y a les bandits et les clochards, mais nous ne rentrons dans aucune catégorie»*. (p. 110)

Puis à la page suivante:

«Et j'ai bien compris que dans l'esprit de ces braves gens, le Noraf est au-dessus de tout. Braves gens, votre âme saigne en hypocrite. Elle part d'un préjugé écœurant et fait plus de mal que la trique». (p. 111)

C'est donc en parlant au nom de ses compatriotes, les Norafs, qu'Amer n'Amer défend son statut d'enfant kabyle. Il le sait et le fera savoir, sa place n'est pas parmi les Français ou du moins c'est ce qu'il a pu observer. En allant en France il est parti chercher ce songe d'un monde meilleur et ouvert. En outre, il veut aussi prouver qu'il est entièrement kabyle, il va même jusqu'à renier son autre moitié identitaire :

«Puis-je d'un seul coup oublier mon origine semi-française, l'école française, la justice française, l'intelligence française, la force française, toutes mes admirations de semi-français pour l'écrasante supériorité française ?» (p 112)

Comme bon nombre d'Algériens désirant partir et qui aspirent à voir un visage plus clément de la France et de ses habitants, il sera déçu, tout est utopie. Il constate sur place le mépris des Français et la galère des Algériens. Pour lui il n'y a qu'à Ighil-Nezman qu'il se sentira chez-lui.

«Alors j'ai compris que j'avais un pays et qu'en dehors de ce pays je ne serais jamais qu'un étranger. Il m'a fallu vingt ans pour découvrir cette vérité subtile». (p 112)

Cependant, Amer saura que ce pays -l'Algérie- ne lui appartient pas. Il lui sera ainsi difficile d'admettre qu'il est de retour dans son pays natal. Les Français gouvernent et de plus, par la colonisation, ils ont le sentiment qu'ils sont chez eux, que toute l'Algérie leur appartient. C'est un constat qu'Amer n'Amer a du mal à accepter :

«Alors j'ai compris qu'Alger n'était pas à nous mais à eux». (p 113)

Amer n'Amer ressent cela comme une injustice, mais sa douleur est peut être plus profonde par rapport aux autres à cause de son origine française :

«Il y a un siècle que les Français viennent chez nous. Il y a un demi-siècle que nous allons chez eux. Un échange fraternel dont je suis un bâtard authentique !» (p 185)

Il explique aussi comment les conditions des deux côtés sont différentes, celle des Algériens qui migrent vers la France et celle des colons qui quittent leur pays mais pour venir s'installer en Algérie. Elle devient leur nouvelle patrie :

«Actuellement, chaque fois qu'un métropolitain vient chez nous, il n'émigre pas, lui : il s'établit. Et il fait de bonnes affaires car tout est dans l'ordre.» (p 185)

Cette haine qu'il vouait aux Français s'est accentuée le jour où il rentra de France, voyant sur le bateau les Européens parler entre eux et prétendre qu'ils vont chez eux à Alger :

«Et je riais intérieurement de ces fils et filles de colons qui, achevant leurs vacances, se figuraient qu'ils rentraient chez eux...je me disais : «Vous vous trompez, Messieurs-dames, vous n'allez pas chez vous !»». (p 112)

Toutes ces considérations viennent rappeler le contexte historique de l'époque mais aussi insister sur une *médiation* –dans le sens sociocritique- entre ce texte littéraire et cet ancrage social, médiation qui vient de la vision anticolonialiste de Feraoun sur la réalité de l'époque. Tout l'aspect littérarité (définition de Jakobson en note) de *Les Chemins qui montent* à travers surtout la création du

personnage Amer n'Amer (et sa double origine) signifie de manière fictionnelle le tiraillement de Feraoun entre sa double culture : française et algérienne.

Amer n'Amer considère que la migration devient un rite dans les villages. Les jeunes de son âge se sentent obligés de partir en laissant derrière eux la misère, ils aspirent à un monde meilleur mais la réalité est tout autre :

«Partout il y a eu des jeunes comme moi qui s'en moquent, des jeunes qui sont revenus le cœur meurtri, parce qu'il a fallu qu'ils aillent là-bas pour comprendre». (p. 111)

Dans un autre passage, il soutient les jeunes qui partent errer en France, ceux qui ont raté leur parcours :

«Amer a voulu vivre comme les riches et aussi que tout le monde fût riche..... Tous ces idiots qui vont se perdre en France, prétendent que ce sont les français qui les laissent dans la misère. Et Amer donne raison à tous les fainéants». (p 34)

«Dahbia, comprends-moi : j'ai passé plusieurs hivers à Paris. J'en suis revenu tout meurtri...Sens-tu à quel point la solitude me pèse ?» (p 188)

B3d) Reniement de la Kabylie et le désir du retour en France :

L'idée du retour en France :

A l'opposé de son père, Amer n'Amer prévoit de retourner en France, non pas parce qu'il s'est attaché à ce pays mais bien par le fait que les conditions dans les deux cas ne sont pas les mêmes. C'est à partir du septième jour de son journal qu'il commence explicitement à en parler. Plusieurs raisons le poussent à le faire. D'abord parce qu'il venait de perdre sa mère, puis il n'espère plus rien des gens d'Ighil-Nezman, même pas de Dahbia qu'il aimait pourtant :

«Dahbia a raison : je n'ai rien à faire dans ce pays maudit. Que les Aït-Larbi et autres Mokrane, contents, soient débarrassés de moi. Cela m'est égal. Je vends la bicoque, le, champ, je m'en vais. Il faudra aussi oublier Dahbia et sa maman ridicule. Facile de l'oublier, celle-là. Je me libère. Car il ne faudrait tout de même pas que je me croie enchaîné à Ighil-Nezman, que je dépende de ces particuliers ou que je partage leur sort. Allach ? J'irai en France. Je m'y perdrai à jamais. A Paris noyé dans la masse. Qui es-tu ? Un homme. D'où es-tu ? Que t'importe ? Et je les fuirai, les compatriotes. Ils ne sont pas intéressants. Ni là-bas ni ici». (p. 158)

Amer n'Amer en veut à sa mère parce qu'elle lui a donné une éducation exclusivement kabyle, comme si elle voulait lui tracer un avenir qui l'enchaînerait toute sa vie à Ighil-Nezman. Amer n'Amer non seulement conteste ce choix, mais il se sent aussi comme lésé et trahi par Marie :

«Et bien oui, j'étais privé, maman ! Privé de friandises, privé de beaux habits, privé de papa ! Et il m'en est resté des vides que je ne pourrai jamais combler : espoirs déçus, souhaits non réalisés, petites ambitions jamais avoués, rêves secrets et naïfs... Rien d'autre pour moi que cette rude existence des enfants de chez nous : les couscous, la galette, puis les bagarres à la djema et à l'école, les insultes, les mégots...» (p 138)

Dans ces deux passages, il désapprouve le choix de sa mère et en même temps renie son existence et son origine. Car selon lui, Marie pouvait choisir entre vivre en Kabylie ou en France, et en sa qualité de Française elle devait donc retourner dans son pays pour élever son fils. Amer Amer n'Amer comme nous l'avons déjà précisé ne renie pas sa Kabylie et n'approuve pas le besoin de devenir Français, à ses yeux il est déjà trop tard :

«J'aurais voulu ne pas être Kabyle, parce que dans mon cas particulier, il était possible d'opter. Quelqu'un pouvait le faire pour moi, qui ne l'a pas fait. Oui je lui en veux de n'avoir pas opté ; mais il n'est pas question pour moi de me renier». (p137)

Aussi :

«Oh ! Maman, qui ne jetterait la pierre, à ce moment-là ? Pourquoi as-tu fait de moi un montagnard kabyle ? Tu vois que je ne suis pas exigeant.» (p 187)

Le rejet de sa terre natale est tel qu'il ne veut plus revoir ni fréquenter les Kabyles. A la lecture du passage qui suit, la dernière phrase présage qu'Amer Amer n'Amer parle comme un Français. Il se détourne alors de l'émigration des Algériens qui du coup lui semble être un fardeau pour les Français.

Seulement lui-même n'est-il pas un émigré? Désire-t-il une possible intégration dans la société française, d'autant qu'il utilise le pronom «nous» pour expliquer l'humiliation qu'il subit à cause des Algériens puis introduit le «eux» pour parler des Nord-Africains venus selon lui infester la France : pourquoi cette confusion ? Ne se considère-t-il pas comme un Nord-Africain ? :

«Là-bas je fuirai les gens d'Ighil-Nezman et tous les Kabyles en général parce que ce sont es bicots. Qui est-ce qui peut nous aimer, je le demande? Les Nord-Africains découragent toutes les bonnes volontés. Les braves gens qui s'intéressent à eux sont à chaque fois déçus et navrés...pourquoi toutes les bonnes villes de France continuent d'accueillir dans leurs bas-quartiers une graine si malfaisante. Pourquoi ils ne resteraient pas chez eux au lieu de venir infester les pays bien policés». (p. 176)

A-t-il peur de quelque chose, Ou bien évite-t-il de revivre la même misère que celle vécue en Kabylie? Veut-il ne plus subir ce qu'il a vécu durant quatre ans lors de son exil, lorsqu'il était en compagnie des Kabyles ? :

«Je dirai simplement que nous sommes une espèce de chancre. Le chancre s'installe dans le petites basses, les plus secrètes les plus sales ». (p. 176)

De toutes les manières, nous ne saurons jamais ce que fera Amer Amer n'Amer ni même ce qu'il ressentira réellement étant donné qu'il meurt avant de retourner en France.

Mais ce vif sentiment de mépris, ce manque d'enthousiasme et de

considération à l'égard des Kabyles, viendrait-il du fait qu'il ne croit plus en cette Kabylie qu'il avait quittée puis retrouvée quatre ans après. Désormais tout lui semble impossible à construire ou à réparer. Lorsqu'il est rentré de France il avait vingt cinq ans, il n'était plus ce gamin qui se frottait aux hommes du village dans l'unique but de provoquer. A partir de cet instant il est devenu ce jeune homme mûri par la vie et l'expérience ; il ne comprend plus cette Kabylie, il n'y croit plus :

«La Kabylie est un cadavre rongé jusqu'au cartilage. Plus qu'un cadavre: un squelette». (p. 176)

Outre le fait qu'il ne lui reste plus de famille et pratiquement pas d'amis, il ressent une menace de la part des hommes du village. Depuis son retour le cercle de ses ennemis ne cesse de s'agrandir, à l'exemple de Mokrane qui lui en veut et le jalouse pour sa femme Ouiza et aussi pour Dahbia qui sont toutes deux tombées sous son charme.

Il y a également le fait qu'il ne peut plus supporter la vie en Kabylie. Même si il aime son pays il rejette cependant la misérable vie qu'il menait jusqu'à présent. Que peut-il bien faire à Ighil-Nezman ? Imiter hypocritement les autres, lui qui a un esprit audacieux ? Hors de question, pour lui, de se conformer aux normes et mener une vie banale dans ce coin perdu :

«Me voici de retour chez moi. Ils ne veulent pas de moi, c'est clair... Tout cet enchevêtrement de traditions, d'habitudes, de rites et de préceptes, qui voudrait m'emprisonner dans ses mailles inextricables est plus fragile que le tulle des jeunes mariés kabyles». (p 111)

Dans l'extrait suivant il l'explique à Dahbia qu'il ne faut pas accepter le destin comme il vient. Toute chose qui est en dehors d'Ighil-Nezman n'est qu'illusion, la vraie vie est dans ce village mais que pour sa part il lui serait

absurde de rester aux côtés de Dahbia et mener une vie de migrants. Charles Bonn (La littérature algérienne de langue française et ses lecteurs, Ottawa, Naaman, 1974) écrit au sujet de l'impossible relation ceci : « *La femme étrangère n'a rien de commun avec la sœur-épouse du village, qui la continuité que seule la mort peut interrompre, comme Dahbia, chez Feraoun qu'Amer n'arrive plus à rejoindre dans Les chemins qui montent* » p41 Nous comprenons qu'Amer Amer n'Amer veut se stabiliser et s'installer durablement dans l'un des deux pays. Malgré son amour pour Dahbia, il ne croit pas au miracle, il sait qu'il ne possède rien et qu'il est haï ; elle est d'une famille pauvre et chrétienne, leur union serait un suicide:

«Ma chérie, il ne suffit pas de s'aimer pour être heureux. Nous nous aimons mais nous serons malheureux... Tu voudrais que je parte et que je revienne, que je reparte et revienne encore ? Tu voudrais avoir des enfants, une grappe d'enfants à élever pendant mes va-et-vient lugubres d'oiseau migrant maudit ? N'est ce pas que nous sommes des oiseaux migrants maudits ?...Alors nous nous forgeons une espèce de bonheur au rabais, une petit idéal à notre portée, et la pensée que nous sommes des déshérités de ce monde, les parias du XX^e siècle, à la vue des beaux magasins, des grandes avenues, des innombrables voitures...Nous nous disons : cela est bien beau mais ce n'est pas à nous. Ce qui reste pour nous c'est Ighil-Nezman et ses champs arides, ses gourbis en guenilles, ses ruelles étroites.» (p 173/174)

Son avenir est ailleurs, n'importe où sauf à Ighil-Nezman car que lui reste-t-il à Ighil-Nezman hormis la maison familiale et un bout de terrain ?

«Je ne resterai pas ici parce qu'ici rien ne me plaît. Ailleurs je serai mieux, c'est sûr, j'accumulerai des années, peut être des sous, c'est moins certain» (p 181)

A vingt cinq ans, il réfléchit comme tous les jeunes de son âge, c'est-à-dire attiré par l'exil, par l'aventure :

«Voici six moi que je suis rentré, le printemps approche, il est donc normal que tressaille en moi la fibre secrète qui nous pousse à partir. J'ai beau crâner, je songe au départ exactement comme tous les jeunes. Inutile de faire le malin. Ou bien alors que me singularise, que je m'embarque tout de suite sans attendre personne». (p. 158)

C) Marie dans le «diptyque » : Migration ou intégration ?

Quant à Marie, son cas reste particulier. Loin du feu des actions du roman, elle est néanmoins un personnage central, toujours au petit soin avec son mari, elle apparaît dans plusieurs situations comme la confidente d'Amer. Mais son personnage est peut être le plus complexe du roman. Née d'une relation adultère entre une mère Française, Yvonne, et un père Kabyle, Rabah, elle connaîtra une vie aussi agitée que celle d'Amer. Avant de se marier avec lui, elle erra comme lui à Paris alors qu'elle n'était qu'une jeune femme. Dans le diptyque nous retiendrons d'elle, sa fidélité à son mari, elle est aussi une mère égale à elle-même, patiente et dévouée pour son fils au point d'irriter Amer n'Amer.

Sa présence dans *La Terre et le sang* est irrégulière. N'est-elle pas effacée des moments forts du récit parce que justement elle est étrangère au village? Ou y a-t-il une autre raison qui veut que ce personnage soit volontairement caché ou protégé? Pourtant c'est Marie qui ouvre le roman. Si elle n'a pas trop souffert du dépaysement, c'est parce que quelque part elle devait se résigner à connaître les racines de son père et de son mari. Elle dut pour cela affronter le tempérament kabyle. Elle fait l'objet d'une jalousie collective des femmes. Ne pouvant se mesurer ni à sa beauté, ni à sa façon de s'habiller, celles-ci vont peu à peu l'admirer, elles voient surtout en elle cette femme vivant dans son

époque, une femme libre. Comme l'explique le narrateur, on accepte que des gens du village partent et reviennent à Alger, en France ou ailleurs, mais on n'admet pas qu'une personne – ou une famille- étrangère s'installe au village. A Ighil-Nezman la vie évolue à huis clos : les familles se connaissent depuis des générations, elles se haïssent et s'aiment, elles marient leurs enfants entre elles. Les villageois, hormis Amer et deux vieux de la Djema, ne savent qu'elle est la fille de Rabah, alors on se méfie d'elle, on surveille ses moindres faits et gestes. Les femmes du village étaient persuadées qu'Amer était comblé d'amour, aucune fille du village ne pouvait rivaliser avec Marie, et c'est pour cela qu'elle sera plus tard acceptée par les femmes, (sauf Kamouma). Il faut dire qu'au tout début, lors de son arrivée, tout le monde craignait qu'elle n'aille agiter la tranquillité du village. Les rumeurs se répandent à son sujet : les françaises ont cette habitude de sortir toutes seules, faire les courses, interpellier des hommes...etc. Après qu'Amer emmena effectivement Madame au café ou dans la grande place, elle s'ennuya très vite de la présence des hommes, car au contraire elle faisait tout pour ressembler aux femmes kabyles. Elle apprenait la langue, elle sacrifia tout son temps pour obtenir cette reconnaissance des proches de son mari, en particulier sa mère. Au point de subir les exigences et les remarques du groupe des femmes, les jeunes en particulier. Les voisines habituées à sa présence, se moquaient et riaient d'elle, lorsqu'elle commença difficilement à apprendre la langue kabyle. C'est ainsi que pensant naïvement et tout bêtement qu'elle avait appris à dire qu'elle est belle comme la lune, intelligente comme une déesse, prononce en kabyle devant son mari :

«Je suis noire comme la suie, je suis sottte comme une ânesse».(p. 96)

Cependant elle ne tardera pas à maîtriser le kabyle et même à causer avec les

autres. Mais peut-on voir que derrière le personnage discret, se dissimule un certain isolement délibéré qui veut protéger Madame ? Car d'après le narrateur elle est la terre et son sang, hérités d'un père inconnu. Son sang et la terre dans laquelle elle s'est installée sont encore vierges, elle vient donc à Ighil-Nezman pour explorer ces deux éléments, pour connaître cette origine kabyle qu'elle a eue par accident (la relation de son père avec Yvonne et la rencontre avec Amer). Ceci dit son personnage est discret, prudent parfois silencieux et maladroit (lorsque Amer la trompe avec Chabha). Le personnage Marie est pourtant central. Il incarne ce lien de mémoire qui relie l'Algérie et la France. Elle rappelle à Amer cette terre (France) dans laquelle il est resté quinze années, et qu'il va par la suite quitter puis trahir sa femme. *La Terre et le sang* n'a-t-il pas été écrit en pleine guerre de libération? L'infidélité d'Amer ne signifie en rien un rejet ou un châtement, bien au contraire. Non seulement il aime sa femme mais le sang de Marie est précieux : n'oublions pas qu'elle porte le sang de Rabah, l'oncle d'Amer, et plus tard elle donnera un fils kabyle. C'est son sang qui assure donc la parenté et la descendance kabyles, elle qui est Madame et l'étrangère auvillage. Lorsque Amer révèle à Dada Ramdane que Marie est la fille de Rabah, Ramdane voit le salut en elle, sa venue à Ighil-Nezman peut réconcilier les deux familles : les Ait-Arbi et les Ait-Hamouche :

«Maintenant, je n'ai plus peur pour vous. Le sang de Rabah revient dans celui de sa fille. La terre et le sang ! Deux éléments essentiels dans la destinée de chacun». (p. 126).

En outre, elle ne sera jamais confrontée au danger. Tout au long du récit, elle ne participera pas aux événements tragiques auxquels Amer fut impliqué. Comme si le narrateur voulait la protéger, la préserver et l'éloigner de tout

risque. Elle était appelée à un autre récit.

Les préjugés de Madame concernant la société et les femmes kabyles en particulier s'estompaient de jour en jour lorsqu'elle sut ce que vaut réellement tout ce petit monde. Un monde qu'elle considéra au début aussi misérable qu'hostile, aussi insignifiant que médiocre où la place de la femme kabyle dans la famille est une simple esclave au service du mari. Elle devinera petit à petit en se rapprochant intimement des hommes et surtout des femmes, que ce monde est plus juste :

«Pourtant au début, cette société lui parut absurde, inimaginable, arriérée pour tout dire...les femmes elles-mêmes lui semblèrent si insignifiantes qu'on ne pouvait les traiter autrement. Elle due se détremper peu à peu. D'abord elles n'étaient pas si sottes.Marie, s'en aperçut : la femme a son rôle. ..Au bout de quelque temps, Marie ne constata plus rien de curieux chez nous» (p.98)

Ici le narrateur introduit le pronom «nous» qui inclut certainement l'écrivain lui-même. Peut-on comprendre alors que Feraoun invite ici le lecteur français –certains reniaient à l'époque l'existence d'un quelconque civisme et qui pensent que seul le modèle social européen est juste pour les hommes et les femmes- à observer attentivement cette femme française (Marie) qui s'est trompée et qui s'est habituée passionnément à cette terre, à ses hommes, à sa culture et même à sa langue? Le personnage Marie, création fictionnelle (même si elle est inspirée d'un réel- une Française a vécu dans le village natal de Feraoun, Tizi Hibel) rend compte d'un contexte plus général renvoyant au champ marqué par un humanisme (tel défini par P. Bourdieu) dans lequel ont évolué certains intellectuels algériens et français tel Feraoun ou E. Roblès convaincus que la diversité sociale est une richesse. Arezki Metref dans son étude « Pour une relecture perpétuelle de M.Feraoun » Les héritages de M

.Feraoun in revue Actualité, cultures berbères n° 8/59 été 23008 écrit :

« *L'humanisme de Feraoun c'est cette connaissance des siens dans la langue de l'autre, cet entremêlement spontané entre le monde de l'imaginaire kabyle et une pédagogie de la rationalité sociale, cet univers dont l'axe de gravité est l'homme qu'on appelle aussi l'universel* »p36

Marie ne s'est jamais plainte de la misère du village, de la laideur des maisons, du vide et de la routine.

Elle dut aussi s'adapter peu à peu aux traditions d'Ighhil-Nezman, des rapports entre hommes et femmes, et des réactions des gens qu'elle avait du mal à comprendre au début :

«*Ce qui la choquait ou la surprenait au début devenait curieusement logique*» (p. 98)

Le narrateur brosse un tableau des paysages de la Kabylie, lorsque Amer emmène Madame découvrir le site autour du village, ils rendent visite à leur nouvelle propriété de Tighezrane. Elle admire le décor de la Kabylie, elle qui connaît, écrit le narrateur, les oiseaux, les fleurs et la verdure à travers les jardins publics parisiens et à travers les livres. La nature est belle, la main de l'homme l'a bien entretenue, le narrateur la décrit comme étant «*une nature embellie par l'artifice, guindée et élégante comme une femme discrètement poudrée dans sa tenue de sortie*». Quelques lignes plus loin, le narrateur introduit la phrase suivante : «*Madame est contente*». Il explique qu'en venant à Ighil-Nezman, «*elle s'attendait à moins*» de ce qu'elle a vu jusqu'ici. Certes, la misère est partout, mais Madame préfère fuir la rudesse parisienne celle où elle n'était qu'une femme comme toutes les autres. Elle préfère fuir «*cette vie de chien*», où elle n'était qu'une esclave. A Ighil-Nezman par contre c'est une autre vie qui commence pour elle, elle devient une «*Cendrillon*» dans son nouveau «*royaume*» à la place d'une «*servante*» et une «*esclave*».

Ces changements font d'elle une nouvelle femme, elle est transformée. Elle devient sage et donne des conseils. Aussi elle ne veut plus quitter la Kabylie car au village elle est au moins estimée.

Ni tout à fait Française ni encore Kabyle, Marie qui a du sang des deux rives, entend bien réussir sa nouvelle vie avec Amer. Alors qu'elle a vécu des moments pénibles lorsqu'elle était enfant –elle n'a pas connu son père, et a gardé un mauvais souvenir de celui qu'elle appelait papa : Joseph Mitard le compagnon de sa mère- et une adolescence d'égarée entre des amants peu scrupuleux, une menace d'être emprisonnée pour avortement, et se déplaçant sous une fausse identité, elle fera la rencontre d'Amer alors qu'elle était au plus mal de sa vie –elle venait de perdre son bébé à l'hôpital- et elle doit son salut à ce «cousin». La relation quoi que timide au début, ne tarde pas à déboucher sur une histoire d'amour. Le couple passa trois années en France, et sans donner plus de précisions sur le début de leur liaison, le narrateur préférant d'abord omettre ce passage de la vie du couple (comme en page 77) revient seulement en surface sur cette période vécue à Paris. Il indique notamment qu'ils vécurent des moments heureux et des moments difficiles. Ce qui nous semble, par contre intéressant c'est que le narrateur explique le choix d'Amer en ces termes :

«Amer-ou-Kaci peut arrêter là toute évocation du passé. Il y aurait, certes, un roman à écrire, sur ce que fut ensuite son existence là-bas, avec Marie, leurs joies et leurs soucis, les moments difficiles ou poignants, la lutte qu'ils durent mener, tous deux, pour s'assurer la paix et un peu de bonheur, puis, à la fin, l'inexplicable nostalgie qui lui fit quitter la France pour répondre à l'appel impérial de sa «Terre». Mais à quoi bon ? Désormais, rien ne compte à ses yeux que le fait de se retrouver à Ighil-Nezman, au milieu de tous, pour occuper sa place. Il est là avec Marie, la fille d'Yvonne et sans

doute de Rabah. Ils ont l'avenir devant eux». (p. 77)

Cet avenir dont parle le narrateur se trouve à Ighil-Nezman. Le choix n'est pas anodin, ils étaient jeunes, pleins d'ambition sans doute, mais ils voulaient marquer une pause dans leur vie. Ils avaient la possibilité de songer à autre chose, à refaire leur vie. Après trois ans de vie commune en France ils n'espéreraient rien de ce pays qui leur semblait plus hostile, plus difficile et moins accueillant. Ils vont donc à Ighil-Nezman en quête d'un lieu de répit, de ressource : pour Amer retrouver les seins, pour Marie voir pour la première fois cette terre qui l'adoptera jusqu'à sa mort. Ce départ (retour pour Amer) n'est pas une aventure, ni une décision irréfléchie, c'est une sorte de nouvel exil :

«Lorsqu'ils décidèrent d'en finir avec Paris pour se fixer à Ighil-Nezman, il n'y eut de leur part ni coup de tête, ni illusions, ni goût de l'aventure. Tout simplement, ils étaient fatigués d'un certain genre de vie qui pouvait en fin de compte leur réserver des aventures, alors qu'un autre, dont parlait souvent Amer, s'offrait à eux, tout gratuit, sans trop de risques». (p. 100).

C'est donc sous l'influence d'Amer que Marie accepte ce nouveau commencement. Elle accompagnera Amer dans son village et fera plus que ça puisqu'on la retrouve des années plus tard aux côtés de son fils Amer n'Amer toujours dans le même espace.

Le narrateur veut ainsi expliquer que l'exil des deux côtés n'est pas le même. Celui d'Amer est une obligation, une contrainte (obligé de subvenir et de survivre) chargé de moments de solitude et d'amertume, et d'aventures risquées et périlleuses, alors que l'exil de Marie est plutôt quiet, libre sans obligation et sans risque :

«Elle se trouvait belle, bien mise, bien logée, ayant un mari convenable. Elle savait que

sa qualité de Française la faisait respecter et n'en abusait pas. Parfois, il lui semblait qu'elle était là en vacances...» (p. 98)

Aussi Madame fait l'objet une attention et d'une protection particulières lorsqu'elle s'enferme dans ses pensées ou qu'elle est prise de nostalgie tout le monde s'occupe d'elle : son mari, Kamouma, et même les voisines :

«Ima Kamouma s'en apercevait et évitait de lui parler. Amer se faisait doux. De jeunes voisines venaient la distraire et réussissaient à la faire rire... Bref, elle était largement acceptée et tout le monde était au petit soin avec elle : «Elle était une petite reine, choyée». (p.99)

Fort heureusement qu'elle se «kabylise» tout doucement, au bonheur de son mari et son entourage :

«Elle faisait de nombreux projets, les discutait avec Amer qui constatait avec plaisir qu'elle se lamait et se «kabylisait» (p.98).

Même Kamouma l'accepta tout naturellement, elle voyait en elle une femme gentille qui ne posait pas de conditions et qui est restée très attachée à son mari.

La seule fois où elle se sentit seule, rattrapée par la réalité de l'exil, c'est lorsqu'elle apprit les rumeurs d'une liaison entre Amer et Chabha. Se sentant trahie, elle eut la première colère contre Kamouma. Marie pleure et le narrateur décrit toute sa profonde désillusion :

«Ce fut d'abord le sentiment de sa solitude et de son exil qui la fit s'apitoyer sur elle-même car elle se vit sans défense, sans ami, abandonnée dans cette société qui lui apparut soudainement hostile. Puis ce fut la trahison de son amie et de son mari, qui lui fit mal, telle une injustice trop lourde à porter. Dans ses larmes, elle songea qu'il n'y avait pas bien longtemps, en d'autres lieux, ce qui lui arrivait là ne l'eût nullement troublée. Pour avoir vécu sans reproche depuis deux ans, dans des conditions

particulières, primitives pour tout dire, il lui sembla qu'elle avait retrouvé son ancienne simplicité». (p. 225)

Mais Marie se remettra de cette histoire, et malgré la disparition de son époux, elle restera à Ighil-Nezman encore une vingtaine d'années jusqu'à sa mort. Et petit à petit elle devient une Kabyle à part entière même si plus tard son fils sera malheureux à cause de ce choix. Dans *Les Chemins qui montent*, le narrateur explique comment elle s'est fondue aux rites et aux traditions des femmes Kabyles :

«Ma mère a fini dans la peau d'une croyante d'Ighil-Nezman. En un sens c'est une bonne fin pour une Française devenue Kabyle». (p 103)

Autre exemple, elle devient hypocrite en refusant la proposition faite par Malha qui entendait marier Dahbia (issue d'une famille pauvre) à son fils.

Elle va pour cela invoquer le prétexte de l'origine d'Amer n'Amer :

«Tu comprends, nous, Français, nous ne sommes pas Kabyles.» (p 46 dans CM).

Cela prouve en un sens qu'elle s'est attachée à cette terre, à ses habitants et à ses coutumes.

Toutefois, sa longue présence à Ighil-Nezman, agace Amer n'Amer qui aurait, au contraire, aimé avoir une tout autre vie, il a refusé de comprendre que sa mère entendait le protéger en l'éduquant comme un Kabyle :

«J'en veux à ma mère d'avoir fait de moi un Kabyle et qui a conscience de l'être, alors qu'elle pouvait s'en aller, m'élever en France, m'abandonner à l'assistance, que sais-je ? Est-ce que je déraisonne ? C'est fort possible... Pourtant je ne mets aucune passion à mon propos : si j'avais à choisir, certes non je ne serais pas Kabyle à cette heure. Je ne vois pas pourquoi je le suis.» (p 137)

Pour conclure, disons que tout en étant une migration identitaire, l'exemple de Marie diffère de celle de son fils dans la mesure où elle accepte sa double

appartenance algéro-française et la vit sans déchirement. Elle a vécu paisiblement à Ighil-Nezman, sa mort contrairement à celle d'Amer n'Amer «violente», est «naturelle».

CONCLUSION GENERALE

Tout en étant des romans *La terre et le sang*, et *Les chemins qui montent* sont aussi un témoignage sur la vie sociale de la Kabylie de la première moitié du 20^{ème} siècle à travers ses divers aspects parmi lesquels la migration.

Le singulier ne convient pas car le diptyque propose plusieurs migrations : économique, identitaire, plus deux sens migratoires : de l'Algérie vers la France et de la France vers l'Algérie, et une intégration réussie pour Marie et deux retours (Amer et Amer n'Amer) qui échouent.

Nous constatons que ces deux personnages qui partent en France mais qui reviennent au bercaïl connaissent une fin tragique comme si le village ne voulait plus d'eux : l'exil les a coupés de leurs racines. Marie (qui a du sang kabyle) par contre qui migre dans le sens inverse est acceptée, elle s'intègre rapidement, se kabylise et connaît une fin paisible.

Cette attention portée par Feraoun au thème de la migration, s'explique d'une part par la biographie : le père de l'écrivain est parti en 1910 pour travailler dans les mines de nord français, blessé il revient avec une large cicatrice comme pour rappeler les dures conditions des mineurs. Ce vécu familial repris tel quel dans *Le fils du pauvre* (le père de Fouroulou) renvoie à Amer dans *La terre et le sang*. Ce thème s'explique d'autre part par les différents déplacements professionnels de Feraoun qui quitte Tizi Hibel pour Fort National, Tizi-Ouzou, et Alger. Cette migration intérieure est ressentie par l'écrivain comme un exil et un déchirement. Dans la revue *Actualités et Cultures Berbères* n° 58/59 (2008) Mohand Dahmous de l'Association Tizi-Hibel écrit : «*Il est à cet égard semblable, à d'autres villageois. Comme eux, il se rend vers d'autres contrées, quittant le village pour de longues périodes de travail puis y retourne inmanquablement, dès que possible, retrouver les siens...N'est-il pas au fond, un migrant lui aussi ?*» (p. 44)

La motivation pour la thématique de la migration que nous avons voulu illustrer en premier lieu par les deux romans de Mouloud Feraoun, écrivain classique de la littérature algérienne de langue française, l'un des premiers à avoir abordé ce sujet, est par ailleurs en rapport avec l'actualité qui domine le champ social algérien à l'ère de la mondialisation. L'historien Daho Djerbal écrit dans l'introduction au numéro spécial de la revue Naqd « Migrants, migration El Harga » ceci : *Depuis près d'une double décennie, la question des mouvements migratoires est mise de manière quasi-permanente sur agenda médiatique et politique. Elle occupe dans beaucoup de régions du monde, les devants d'une actualité qui n'en retient que les manifestations spectaculaires et souvent dramatiques* » p5 « (Alger n°26/27 automne- hiver 2009

Le sens du départ des Haragas est plus proche de celui de Amer mais les conditions ne sont pas les mêmes. Amer et Amer N'Amer ne sont pas partis clandestinement, de plus, ils désiraient revenir au pays natal.

Aujourd'hui, les textes littéraires, les témoignages, les chansons, les films nombreux, rendent compte de l'importance de cette thématique. Nous envisageons d'analyser toute cette production littéraire actuelle dans une recherche ultérieure : *Le Rêve Sarde* de Mâamar Farah (Alger édition LSA 2008), *Haragga* de Boualem Sansal (Paris, Gallimard 2005), *Hachich* de Fadel Youssef (Constantine Média-Plus 2008 réédition), *Spania* de Abdelhafid Ouadda (Paris, Elzévir 2009), Salah Benlabed *Notes d'une musique ancienne* (Canada, La pleine lune 2007 réédition Alger Apic 2010). Cette liste n'est pas fermée : la migration est un phénomène social mondial qui continuera d'intéresser l'écriture littéraire.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

Œuvres de Feraoun :

- *Le Fils du pauvre*, le Seuil 1954.
- *La Terre et le sang*, le Seuil 1953.
- *Les Chemins qui montent*, le Seuil 1957.
- *Le Journal*, le Seuil 1962.

Ouvrages et revues sur Feraoun :

- Jean Déjeux, *Littérature maghrébine de langue française*, Ottawa Ed Naaman, 1973.
- Charles Bonn, *La Littérature algérienne de langue française et ses lectures*, Ottawa Ed Naaman, 1974.
- Jack Gleyze, *Mouloud Feraoun*, Paris L'Harmattan 1990.
- Marie-Hélène Chèze, *Mouloud Feraoun la voix et le silence*, Le Seuil 1982.
- Revue Actualités et culture berbères, Paris N°58/59 printemps 2008, «*les héritages de Mouloud Feraoun*»
- Revue L'ivrescq, Alger N°5 mars 2010.
- Actes des journées d'étude sur Mouloud Féraoun Oran ILVE 2 au 5 mai 1983.
Publiés par CRIDSSH Oran

Ouvrages théoriques et généraux

Pierre Bourdieu :

- *Travail et travailleurs en Algérie*, Paris, Ed. Mouton et co, 1963
- *Sociologie de l'Algérie*, PUF 1970.
- *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil 1998.
- Roland Barthes et Maurice Nadeau *Littérature* Presse universitaire de Grenoble, 1986
- Claude Duchet, *Sociocritique*, Paris Nathan 1979.

-Philippe Hamon, *Le Statut sémiologique du personnage*, Poétique du récit, Le Seuil 1977.

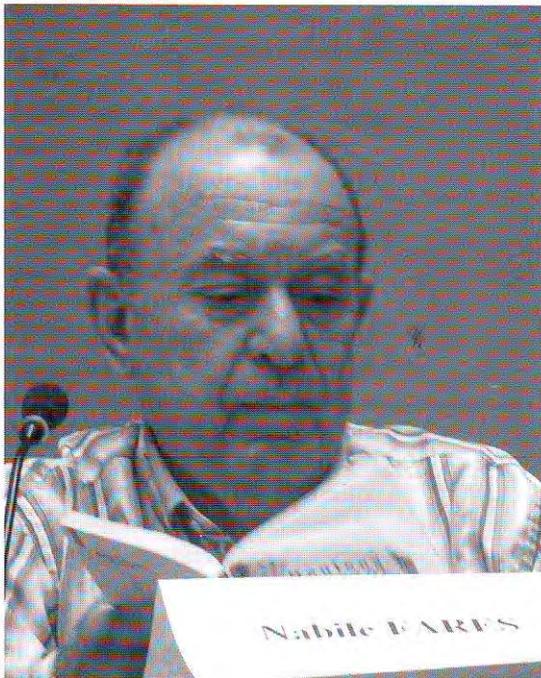
-Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard 1964.

-Najet Khadda *Ecrivains maghrébins et modernité textuelle*, Paris, l'Harmattan, 1994

-*Littératures des immigrations : exils croisés* sous la direction de Charles Bonn, Paris, L'harmattan, 1995

-*Migrants, migrance El Harga* Revue Naqd Alger automne/hiver 2009 n°26/27

ANNEXES



DÉSHÉRITAGE ET HÉRITAGE DE MOULOUD FERAOUN

Par Nabile Farès
Ecrivain et psychanalyste

deuils – sont assez vivants pour initier et produire d'autres œuvres qui développent, à leur manière, les traits constituants, particuliers, originaux et universels de cette culture multiforme, faite de langues, histoires, récits.

De cette multiplicité des formes de créations, agissantes dans la culture, Mouloud Feraoun, comme bien d'autres artistes, écrivains, serait l'héritier, au même titre que les générations futures et actuelles en sont les héritières.

Ces remarques, à propos de ce dont Mouloud Feraoun est l'héritier, nous aident à situer son l'œuvre dans les mouvements et carrefours des transmissions et constructions d'histoires qui font, à certaines époques, de l'écrivain, de l'artiste, un passeur, transmetteur de culture, créateur dans le champ d'une histoire politique vécue à un moment du temps par les habitants, citoyennes et citoyens, d'un pays ; ce terme de « travailleur-passeur-de-culture » est apparu à un moment où la culture et sa transmission se sont trouvées menacées de destruction et de disparition.

Il faut, assurément, entendre le terme de « culture », ici, comme désignant toutes les forces qui s'opposent à la destruction de la vie ; il s'agirait donc, dans la question de l'héritage et du déshéritage d'opposer la culture de vie,

sa recreation et transmission contre toute tentative de mort à mort et de destruction.

Le premier texte de Mouloud Feraoun, « *Le fils du pauvre* » relève de cette époque qui précéda les années de destruction historiquement survenue dans les temps de culture et de vie.

Ce livre est écrit au moment de 1939, juste avant les années des fosses du nazisme, du fascisme, de ce qui est désigné aujourd'hui par les mots « destruction des juifs d'Europe », « Shoah », assassinats des Tsiganes, expérimentations sur les personnes dites « malades mentaux », puis leurs exécutions, la Deuxième guerre mondiale, le régime de Vichy, en France et, au moment, 1940-42, en Algérie... enfin... de si nombreux événements catastrophiques accomplis, survenus dans un court temps de cinq années.

« *Le fils du pauvre* » émerge de cette sous-jacence historique qui exigera une re-posséder de la culture de vie, après les destructions et la fin des dominations coloniales héritées des siècles derniers ; il sera publié bien après son écriture et par un jet d'affirmation littéraire, dont le texte manifesterait les doutes, l'orgueilleuse et déplaçante impertinence – « *Menrad ambitieux. Il se moque de son ambition. Il comprenait le monde heureux, que s'il cherchait à planer comme un aigle...* » « Oh ! ce n'est ni de la poésie

Dépossession et re-posséder d'une histoire qui semblait « sans histoire », qui resterait sans écho, sans voix, presque inaudible – on se rappelle la citation de Tchekhov en exergue au premier livre de Mouloud Feraoun « *Le fils du pauvre* » : « *Nous travaillons pour les autres jusqu'à notre vieillesse et quand notre heure viendra, nous mourrons sans murmure et nous dirons dans l'autre monde que nous avons souffert, que nous avons pleuré, que nous avons vécu de longues années d'amertume...* » – tels seraient les thèmes majeurs d'une œuvre qui n'a cessé de mêler histoire actuelle, factuelle, événementielle, et, biographie, à partir de formes d'écritures multiples : journal, lettres, contes, blagues, portraits, romans, traduction...

Les textes de Mouloud Feraoun et la culture à laquelle ils se réfèrent – culture constituée de différents traits, culture kabyle, arabe, française, thèmes, école, émigration, histoire familiale, histoire collective, lieux, village, ville, géographie, champ, fêtes et

ni une étude psychologique, ni même un roman d'aventures puisqu'il n'a pas d'imagination » – doutes et impertinences, que l'on pourrait traduire ainsi : « comment, moi-je, issu de cette région en plein déshéritage et dépossession culturelle qui touche la terre, le travail, la langue, les personnes, leur histoire, contes, mémoire, récits ; comment, moi-je, dont le nom même a été changé par imposition coloniale ; comment, moi-je, dont la présence est si difficile à soutenir, déjà pauvre d'une civilisation, d'un territoire, d'une maison, d'une paternité, d'une histoire ; comment, moi-je, puis-je imaginer me faire reconnaître par un écrit, lui-même écrit dans les lieux et les temps de la dépossession de soi ? ». Projet insensé porté par la nécessité de transformer la dépossession héritée en une re-possession à transmettre ?

Pour réaliser ce projet insensé, Mouloud Feraoun devra faire appel à tout ce que la culture et tradition orale permet d'effectuer même lorsque celle-ci se borne à une simple répétition pour autant que la répétition même, à la lettre près, sert de résistance à la disparition, comme dans ce film de Truffaut, « Fahrenheit... » où l'on voit de jeunes femmes et hommes apprendre par cœur, cette fois, des livres avant que ceux-ci ne soient brûlés, effacés de l'histoire et mémoire des vivants.

Mettre l'accent sur ce thème insensé, impertinent, de biographie littéraire, dans un contexte de transmission orale de la culture, c'est, dans le même temps, affirmer à la transmission culturelle un autre lieu que l'école et désigner la culture orale des mythes et des contes, des devinettes et des blagues, comme

le lieu d'un travail des lettres, de leurs combinaisons, agencements, transformations, créations d'œuvres et de significations.

C'est bien ce à quoi Mouloud Feraoun a lié son projet d'écriture à travers le cahier de classe de Fouroulou, construction d'un prénom issu d'un verbe de la langue à laquelle se réfère celui-ci, dans un contexte, à l'époque, littéraire et scolaire, de langue française.

« Fouroulou », comme vous on peut le lire dans ce premier livre, de « effer » qui signifie « cacher », soustraire à la vue, non pas, seulement dissimuler, mais mettre à l'abri, hors de la portée des yeux, d'une signification immédiate qui pourrait être de l'ordre de l'envie, de la jalousie, de la dépossession et de la méprise.

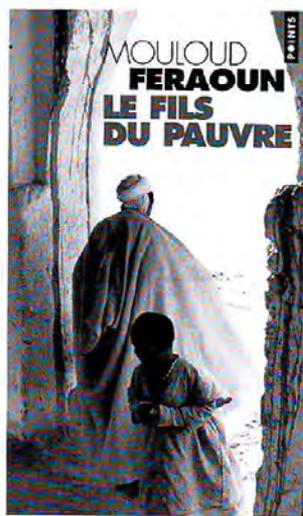
« Cacher » le bien précieux, le « dissimuler », si l'on veut employer ce mot qui peut entraîner tant de méconnaissance, pour le sauvegarder de l'emprise et de la déformation. L'écriture du prénom « Fouroulou » ressemble à une de ces blagues que l'on se raconte, qui fait partie de ces formes primordiales de culture et de fabrication du sens, d'une signification pouvant être partagée par d'autres et avec d'autres.

De plus, lorsque Mouloud Feraoun, l'écrivain, – par déplacement, transposition et cache – prêter au narrateur de son livre une naissance, il fera advenir celle-ci dans un lieu d'histoire, certes, une géographie, certes, un paysage, certes, mais dans le lieu d'une forme littéraire et poétique, au carrefour d'un conte et d'un mythe : « Je suis né,

en l'an de Grâce 1912, deux jours avant le prêt de Tibrari qui a, jadis, tué et pétrifié une vieille sur les pitons du Djurdjura et qui demeure toujours la terreur des octogénaires kabyles ».

Une note de l'écrivain précise : « Tibrari : Février. Février prêta une de ses journées à Janvier qui voulait punir une vieille du Djurdjura. Cette journée s'appelle amerdhil, le prêt ».

Si l'œuvre de Mouloud Feraoun est, aujourd'hui, une œuvre de tradition et de transmission, elle est aussi une œuvre de renouvellement des héritages, transformations des déshéritages, aux carrefours des errances et violences politiques, telles que l'histoire commune nous les donne à vivre à chaque moment. ■



Mouloud Feraoun, mon ami

J'ai vécu neuf années complètes en Algérie, de 1948 à 1956. Je m'y suis marié avec une jeune fille d'Oran. Mes trois enfants y sont nés. J'ai fait bâtir une maison à Hydra. C'est dire combien je suis resté profondément attaché à ce merveilleux pays dont j'étais tombé amoureux, lors de mon premier reportage en 1945. Je porte toujours en moi la blessure de mon arrachement de cette terre où j'espérais vivre jusqu'à mon dernier souffle. Les circonstances ne l'ont pas permis. Je ne m'en suis jamais consolé.

En Algérie, j'ai vécu, comme journaliste indépendant, une aventure exaltante qui m'a marqué à jamais. Des hommes de paix avec moi avaient conçu, dès 1949, le projet fou de transformer le pays en une terre où auraient vécu pacifiquement les Algériens et ceux que l'on appelait alors les Européens ou pied-noirs. Nous voulions bâtir une communauté algérienne sur deux socles : la fraternité et la justice pour tous. Nous pensions sincèrement que cela était possible. Albert Camus avait la même préoccupation. C'était une utopie que la guerre d'indépendance a balayée (1).

Je me suis lié d'amitié avec Emmanuel Roblès, Mouloud Feraoun et Mohammed Dib. Un des tout premiers, j'ai découvert et fait connaître *Le Fils du pauvre*, cet ouvrage bouleversant d'une enfance et d'une jeunesse kabyles. J'ai interviewé longuement son auteur. Une amitié réelle, profonde s'est nouée entre nous.

Je venais de quitter l'Algérie, en décembre 1956, que le cher Mouloud Feraoun arrivait au Clos Salembier avec le titre de directeur d'école Cité Nadar.



Mouloud Feraoun

Quand il apprit que j'étais rentré en France, il m'écrivit : *Je regrette vivement d'avoir dû partir à Alger après votre départ, mais je suis sûr que la paix revenue, vous aussi vous reviendrez chez nous et qu'alors vous n'aurez pas besoin de vous réacclimater (...) Je vois souvent mes amis et vous auriez été du nombre.*

Nous avons continué à nous écrire, jusqu'à sa mort. J'étais chef de service à Nord Eclair lorsqu'une dépêche m'apprit l'assas-

sinat de mon ami. Ma douleur fut immense. J'écrivis à chaud un billet d'adieu, dans lequel j'exprimais ma peine en ces termes : « Je n'arrive pas à y croire, Mouloud (...). J'ai dans mon cœur le souvenir d'un homme bon, droit, amical. Tu aimais la vie, tu étais courageux, tu travaillais de toute ton âme à construire une Algérie fraternelle (...). Tu étais de la race des bâtisseurs. Et cette race est terriblement gênante, pour ceux, qui ne cherchent qu'à détruire et à tuer. »

Quarante années ont passé... L'Algérie aspire toujours à la paix. Les ouvrages de Mouloud Feraoun sont vendus dans de nombreux pays. Il n'est donc pas mort, il vit dans le cœur de ses proches, de ses amis et de ses lecteurs.

En pensée, je dépose une rose sur sa tombe... Mouloud, mon frère, je sais que dans l'autre monde, nous nous retrouverons.

MAURICE MONNOYER

1) J'ai raconté le combat des hommes de paix réunis autour de mon journal *Leffort algérien*, dans un livre *Journaliste en Algérie, ou l'histoire d'une utopie* (Ed. l'Harmattan, Paris).

40^e anniversaire de l'assassinat de Mouloud Feraoun

Le 15 mars sera célébré le 40^e anniversaire de l'assassinat des 6 inspecteurs de l'enseignement tués à Ben Aknoun en 1962 parmi lesquels Ali Hammoutène, Salah Ould Aoudia et Mouloud Feraoun. L'association Mouloud Feraoun de Tizi Hibel Ait Mahmoud organise un recueillement au Château royal de Ben Aknoun vendredi 15 mars à 10 h 30. Les personnes qui souhaitent s'associer à l'hommage qui sera rendu à ces six éducateurs martyrs peuvent se présenter au Château royal de Ben Aknoun, derrière la faculté de droit, vendredi à partir de 10 h.

"LES IDÉES MÉDIOLOGIQUES CHEZ MOULOUD FÉRAOUN"
DE MEHENNI AKBAL*

"Souvenez-vous d'Ighil Nezman"

Les chemins qui montent se donne à lire
comme l'histoire d'une union impossible.

Union entre deux systèmes de
représentation, entre deux civilisations,
entre deux religions...

Avant étudié un des textes extraits de ses romans comme modèle de "lecture expliquée", un normalien de jadis demandait à Mouloud Mammeri s'il était vrai qu'avant de s'arrêter sur tel choix de ponctuation ou d'adopter pour tel mot sa place définitive dans la phrase, il se donnait réellement des temps de réflexion démesurés. C'était ce que leur racontait leur professeur afin qu'eux-mêmes l'enseignent à leurs élèves. L'auteur de *La Colline oubliée* eut ce sourire que je retrouve chaque fois que son image resurgit dans mon souvenir et sa réponse fut que s'il en avait été ainsi, aucun de ses textes n'aurait vu le jour. Il expliqua que le plaisir et l'intérêt du lecteur trouvaient leur source dans le fait qu'instinctivement l'écrivain mettait le bon mot à la bonne place, la virgule et le point-virgule au bon endroit. Sinon, à quoi reconnaîtrait-on un écrivain et, a fortiori, un bon écrivain ?

Si cet épisode bien réel m'est revenu en mémoire tandis que je m'escrimais à ne pas perdre le fil de la démarche de Mehenni Akbal arpentant *Les Chemins qui montent* de l'autre Mouloud de notre littérature, c'est qu'à un certain moment, je me suis sérieusement interrogé sur la réponse qu'aurait pu donner Feraoun à un étudiant qui lui demanderait sa relation au cours de médiologie générale de Régis Debray. L'instituteur-homme de lettres des Aït Chavane n'aurait-il pas eu la même réaction que l'anthropologue-linguiste-romancier des Aït Maâmar ?

Précisons tout de suite que la médiologie est définie — ailleurs que dans les dictionnaires usuels — comme "la science qui analyse les processus de médiation par lesquels les idées parviennent à transformer la réalité matérielle". Selon Mahfoud Keddache, le préfacier de cette étude, par ailleurs d'excellente facture quoique d'une luxuriance documentaire parfois déroutante, "Feraoun serait avant l'heure un médiologue, un maître des moyens de transmission et de circulation symbolique mise en évidence par Debray".

Il serait certainement fastidieux de faire de cet article de présentation une analyse d'un travail universitaire de toute évidence destiné à un public initié. Il nous paraît plus utile — sans, bien entendu entamer en quoi que ce soit la haute appréciation que mérite cette lecture spécialisée de *Les chemins qui montent* — d'évoquer à l'occasion de la parution de *Les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, l'œuvre littéraire de l'homme qui tomba, à la fleur de l'âge et à la veille du terme d'un long combat, sous les balles des premiers exterminateurs de la pensée algérienne.

Les chemins qui montent est certainement le roman le plus achevé de Mouloud Feraoun, même

si *Le fils du pauvre* est celui où l'on apprend davantage sur ce qu'il fut et sur le décor humain et géographique dans lequel il vint au monde. La première version de ce roman autobiographique comportait les chapitres qui devaient être publiés après sa mort dans *L'Anniversaire* (après le *Tu leur diras là-haut que je n'ai pas peur* qui précédait son départ pour le concours d'entrée à l'École normale) dans lesquels il évoquait ses études dans la prestigieuse institution et ses débuts laborieux dans sa vie active de fils aîné.

Le fils du pauvre se distinguait par cet aspect que certains critiques sans âme avaient qualifié de propension à l'ethnographie, n'ayant pas compris qu'il s'agissait pour l'enfant de Tizi-Hibel d'affirmer ce droit à l'existence qui était contesté aux indigènes au point où, aux yeux du colonisateur, la société kabyle apparaissait comme un groupement de peuplades disséminées dans les montagnes et vivant comme à l'âge de la pierre taillée. Le livre n'était pas construit en apparence sur le mode de la revendication ; il n'en appelait que plus cette lecture qu'il était commode de ne pas en faire et qui n'a échappé ni à Roblès, ni à Audisio, ni à Camus. Qui n'a pas échappé aussi, hélas, au commando qui a mis fin à l'existence de l'écrivain le 15 mars 1962.

Le contenu de *Les chemins qui montent*, conçu comme une suite de *La Terre et le sang* ne surpasse pas en richesse informative la substance du premier roman de Feraoun ; il est surtout construit autour d'une idée centrale qui désignait d'emblée l'écrivain kabyle comme un observateur extrêmement critique des rapports entre la société kabyle et le monde lié à la colonisation. En dépit d'une narration dont la puissance est puisée dans la "normalité" du drame qui s'accomplit et qui lui fournit sa matière, *Les chemins qui montent* se donne à lire comme l'histoire d'une union impossible. Union entre deux systèmes de représentation, entre deux civilisations, entre deux religions...

Il faut même, sans risque d'aller trop loin, s'interroger, à la lecture des faits et attitudes soigneusement décrits dans *Les chemins qui montent* ou de comportements et actes retracés au passage, sur des situations on ne peut plus actuelles qui prévalent en Kabylie... Feraoun médiologue avant la lettre, c'est aussi cela.

Mais n'allons pas plus loin pour une présentation qui n'a de prétention que d'inviter, en ce jour anniversaire, à la lecture non seulement de cette étude qui, pour être prodigue en références bibliographiques n'en est pas moins d'une pertinence grâce à laquelle quelques maladresses formelles et quelques déficiences typographiques peuvent passer inaperçues, mais également à la redécouverte d'une œuvre littéraire qui permet de mesurer toute la grandeur du prodigieux écrivain qu'était Mouloud Feraoun.

M. A.

**Les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun* - Éditions ENAG / Dahlab - Alger, 2002 - 202 pages.

Résumé :

Ce travail se propose d'analyser la migration dans le diptyque de Mouloud Feraoun, *La terre et le sang* et *Les chemins qui montent*. Ce thème très présent dans l'œuvre de cet écrivain se décline selon deux variations : une migration économique et une autre identitaire. Ce mémoire met en avant la migration des personnages de l'Algérie vers la France mais sans omettre celle qui se fait de Paris vers la Kabylie avec Marie et qui est un parfait exemple d'intégration sociale et culturelle.

ملخص

هذا العمل جاء لتحليل الهجرة في إصدارين للكاتب مولود فرعون "الأرض والدم" و"الطرق التي تصعد".

هذا الموضوع حاضر بقوة في كتابات هذا الروائي التي تتميز حسب تنوعين، هجرة اقتصادية وأخرى للتعريف بالهوية. هذه المذكرة وضعت في المقدمة هجرة الأشخاص من الجزائر إلى فرنسا، لكن دون نسيان الهجرة من باريس إلى بلاد القبائل مع الشخصية "ماري" التي تعد مثال جيد للاندماج الاجتماعي والثقافي.

Summery :

This research proposes to analyse the migration through the novels of Mouloud Feraoun "Land and Blood" and "The high roads". This theme which is very current in the novels of this writer appears into two variations of migration: one is economic and the other is an assertion of identity.

This master thesis puts forward the migration of the characters to Algeria to France but without missing the one which operates from Paris to Kabylie with Marie who is a perfect example of social and cultural integration.